

LA LAIDEUR

A I M A B L E.

LA

2

D

S

PA

LA LAIDEUR

AIMABLE

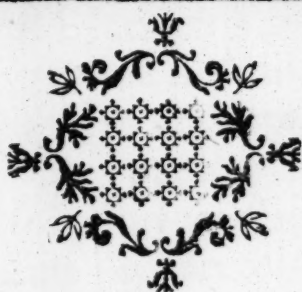
ET

LES DANGERS

DE LA BEAUTÉ.

Histoire véritable.

SECONDE PARTIE



A LONDRES,

Et se vend,

PARIS, chez ROLLIN, Libraire,
Quay des Augustins.

M. DCC. LII.

ALALIDUR

IMARRE

ES DANGER

LA BELL

LA BELL

LA BELL

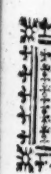


LA BELL

LA BELL



I



av
il
cul
go
la
ma



LA LAIDEUR AIMABLE.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain matin Madame de Villiers fut visitée, contre l'ordinaire, par le Magistrat qui avoit soupé avec elle la veille; il voulut l'entretenir en particulier; il avoit véritablement du goût pour ma sœur: il étoit à la vérité petit maître de robe; mais il avoit de l'honneur & de

II Partie. A

la probité : il sentit qu'on vou-
loit tromper Mademoiselle de
Villiers, & je suis persuadée qu'il
eût voulu la désabuser , quand
il n'auroit pas eu intérêt de le
faire. Voici , à peu près le dis-
cours qu'il tint à Madame de
Villiers.

» Madame, lui dit-il, il ne me
» fut pas possible de vous dire
» hier en présence du Duc de...
» quels ont été mes soupçons
» sur le prétendu Marquis qui
» soupoit avec nous; ce que vous
» m'aviés fait l'honneur de me
» dire en m'invitant à cette fê-
» te , m'a fait trembler pour
» vous & pour Mademoiselle
» votre fille. La crainte que j'ai
» eue que le Duc ne vous enga-
» geât trop avant dans une af-
» faire aussi sérieuse & aussi déli-

» cate , m'a fait prendre le parti
» de .venir promptement vous
» avertir du piège qu'on vous
» tend : vous ne sçauriés douter
» que je ne connoisse le préten-
» du Marquis, que je trouvai
» hier avec vous ; vous avés dû
» démesler à travers de l'impu-
» dence de ses propos qu'il cher-
» choit à captiver ma bienveil-
» lance , & à me fermer la bou-
» che : le Duc lui-même avec
» un geste m'a fait sentir qu'il
» craignoit de ma part quelques
» vérités indiscrètes. Je viens ,
» Madame, vous trouver en par-
» ticulier , bien résolu de vous
» révéler toutes celles qui sont
» parfaitement à ma connoissan-
» ce. Le faux Marquis que vous
» vîtes hier , est un misérable
» aventurier, fils d'un petit Avo-

» car ou Procureur de Province,
» que de basses & vilaines in-
» trigues ont faufilé avec beau-
» coup de jeunes Seigneurs de
» la Cour, & encore plus avec
» les Etrangers; il ne vit & ne
» se soutient ici que du fruit des
» honteux services qu'il s'est mis
» à portée de leur rendre, en
» cultivant des connoissances
» plus honteuses encore. Je ne
» vous dirai point qu'on l'accu-
» se d'avoir part au prix de leur
» infamie; mais ce qui est public,
» c'est qu'il est gagé de certains
» jeux publics, pour y entraî-
» ner des dupes: en un mot, je
» puis vous assurer qu'on prend
» actuellement des mesures pour
» le chasser de Paris. Vous pou-
» vés peut-être penser, Mada-
» me, que le discours que je

AIMABLE.

§

» vous tiens est celui d'un Rival
» jaloux ; mais vous pouvés vous
» informer de cet Avanturier à
» d'autres qu'à moi. Son nom
» est *** , & non le Marquis de
» **** & je veux bien encore
» m'offrir à le démasquer lui-
» même en votre présence ; ce
» ne sera pas le premier affront
» qu'il ait souffert avec patience.

Madame de Villiers demeura
si confuse, qu'elle n'avoit pas la
force de répondre un mot : le
dépît & la rage s'emparerent de
son cœur ; elle fit quelques ex-
clamations contre le Duc , & fi-
nit enfin par dire au Magistrat :

» Je ne suis point en état ,
» Monsieur , de vous remercier
» du service que vous avés vou-
» lu me rendre : pardonnés-moi
» si je vous demande le tems de

A iij

» réfléchir à tout ce que vous
» venés de m'apprendre ; je ne
» tarderai pas à m'en éclaircir,
» & à vous marquer ensuite ma
» reconnoissance.

Elle congédia le Conseiller,
& apparamment elle resta convaincue qu'il lui avoit dit la vérité : car comme il avoit été convenu que le Marquis seroit présenté chés elle ce jour-là même , & que sa porte devoit être l'après-dinée fermée à tout le monde , excepté au Duc en question ; dès qu'il fut arrivé avec son protégé , comme elle étoit naturellement violente & emportée , elle fit au Duc une sortie terrible sur l'effronterie qu'il avoit de lui proposer pour sa fille & de présenter chés elle un petit Praticien deshonoré. M. le

Marquis qui n'étoit pas d'humeur d'entendre un plus long panégyrique , dit promptement au Duc qu'il ne convenoit point à sa dignité d'entendre clabauder ainsi de petites bourgeoises , & lui donna sans se faire prier l'exemple de sortir. Ma mere conseilla au Duc de le suivre , & le pria de ne lui plus faire l'honneur de venir chés elle. Ma sœur ne fut pas présente à cette courte entrevûe ; elle seroit morte sur le champ de l'Epithète de petite bourgeoise , & ma mere eut , je crois , bien de la peine à la digérer.

Le Duc , pour se venger , publia par - tout le souper qu'il avoit fait avec la belle de Villiers à sa petite maison ; le faux Marquis n'eut gardé de s'en tai-

8 LA LAIDEUR

re , il se donna les violons aux dépens de Madame de Villiers. Il est vrai que le Magistrat pouvoit attester leur innocence ; mais tout le monde n'étoit pas à portée de le consulter , & tout le monde parla de cette belle équipée , dont mon mari fut bientôt informé par l'oncle du Conseiller.

M. Dorigny fut extrêmement sensible à cette affaire , & aux bruits qui en coururent au désavantage de sa belle-mere & de sa belle-sœur. Il prit le parti d'écrire à mon pere , & lui manda qu'il croyoit qu'il étoit à propos, ou qu'il rapellât promptement sa femme & sa fille à Villiers , ou qu'il vint lui-même les arracher de Paris , où la beauté de sa fille , & peut-être la conduite

de sa femme pourroit leur causer quelques aventures qui ne lui seroient point agréables : il ne me parla point de cette Lettre, & il évita même de me communiquer le sujet de son chagrin. Mais le public est un confident trop indiscret , pour que ses rumeurs ne vinssent pas jusqu'à moi ; elles étoient trop offensantes , pour que je n'en fusse pas vivement touchée , & mon mari fut enfin contraint de me conter comment les choses s'étoient passées pour justifier, sinon l'imprudence, du moins la vertu de Madame & de Mademoiselle de Villiers. Je représentai à Dorigny combien de pareilles scènes devoient me rendre le séjour de Paris désagréable. Nous convinmes ensemble d'arranger au

plûtôt nos affaires pour retourner incessamment dévorer au moins nos peines dans la Province, sans être obligés de rougir désormais devant le public des égaremens de Madame & de Mademoille de Villiers.

Hélas ! nous étions destinés à éprouver des disgraces encore plus cruelles & plus funestes. Mon mari qui étoit allarmé de la tristesse qui me suivoit par-tout, Madame la Marquise de Beaumont que je voyois souvent, & la Vicomtesse de Francheville que je ne quittois presque pas, ne s'occupoient qu'à chercher les moyens de me dissiper. Nous étions dans le Carnaval, & je n'en partageois gueres les plaisirs, passant ma vie dans une maison remplie de deuil, ou sans cesse occupée

de mes propres chagrins. Madame la Marquise de Beaumont qui vouloit m'en distraire , conseilla à mon mari de me mener lui-même avant mon départ au Bal de l'Opéra , que je n'avois point vû : c'étoit , disoit - elle , un Spectacle qui méritoit ma curiosité , & qui pourroit dissiper ma mélancolie. J'y résistai , comme si j'eusse prévu le malheur qui devoit m'y arriver ; mais ce fut en vain , il falloit obéir aux instances de la Marquise & aux volontés de M. Dorigny. Le jour fut pris pour me traîner à cette tumultueuse Assemblée ; mon mari choisit lui-même les personnes dont il voulut que j'y fusse accompagnée. C'étoit une Dame très - raisonnable & d'un certain âge , de sa connoissance ,

& le mari de cette même Dame, homme sage & prudent, qui, à la vérité, n'étoit plus d'âge à se livrer à de pareils plaisirs, & qui ne s'y d'étermina que par complaisance pour sa femme & pour moi. Nous nous masquâmes tous quatre jusqu'aux dents, bien résolus de ne nous laisser connoître à personne, & peu faits en effet pour être reconnus. Nous avions une Loge, & nous nous y plaçâmes d'abord avec la résolution de n'en pas sortir. Au premier coup d'œil que je jettai sur la Salle, je fus frappée de l'éclat du lieu, de la variété des objets, & de l'affreuse, mais brillante multitude, qui y étoit rassemblée. Ma première idée fut de comparer cette cohue à une Mer agitée par divers vents

contraires , sur laquelle des vagues impétueuses se trouvoient repoussées bien loin par des courans plus impétueux encore : j'observai qu'à mesure qu'il entroit dans la Salle une Compagnie de masques, l'effort qu'elle faisoit pour pénétrer imprimoit de proche en proche son mouvement à toute l'Assemblée , & que ce mouvement qui se renouvelloit à chaque instant , seroit devenu régulier & constant , s'il ne s'y étoit pas formé divers tourbillons , qui en détournoient & en arrêtoient souvent la circulation. Je ne pouvois concevoir quelle étoit la sorte de plaisir qu'on pouvoit se promettre dans un mouvement perpétuel & si violent, qui me paroïssoit ne devoir mener à rien qu'à

être poussé, heurté, sans pouvoir se plaindre, apostrophé par un tas de gens inconnus, & fatigué de propos ridicules, frivoles, ou indécens : qu'il me soit permis de le dire, je regardai cette belle Assemblée comme les Etats Généraux de l'Empire de la Folie. Ce sont les propos que j'en tenois à mon mari & à ma Compagnie, lorsque nous vîmes entrer deux Masques, tous deux en Domino blanc, très-galamment garnis de rubans couleur de rose, que conduisoit un Etranger à visage découvert. A peine ces beaux Masques eurent passé sous notre Loge, qu'une foule d'autres Masques les suivit, en se disant les uns aux autres, assez haut pour que nous l'entendissions, c'est la belle de Villiers.

Ce nom me fit frémir , & je me
fçûs bon gré d'être allés bien
masquée pour être certaine de
n'en être pas reconnue. Du mo-
ment que je les eus apperçus , je
ne m'occupai plus que de Mada-
me & de Mademoiselle de Vil-
liers ; car c'étoient elles en effet.
Mon mari qui commençoit à
s'ennuyer dans la Loge , se pro-
posa un plaisir plus malin : il avoit
autrefois beaucoup aimé le Bal ,
il en connoissoit le jargon ; il
avoit même au souverain degré
l'art de contrefaire sa voix , &
de parler un François tel qu'un
Etranger le parle , quand il n'a
pas encore beaucoup d'usage de
la Langue Françoisse. Il se pro-
posa donc , ou d'intriguer Ma-
dame de Villiers dont il s'assu-
roit de n'être pas reconnu , ou

de lui donner sous le masque des conseils, qu'elle pourroit peut-être recevoir mieux de la part d'un homme qu'elle croiroit Etranger, qu'elle ne les recevroit encore de lui-même.

Monsieur Dorigny nous quitta malgré mes remontrances : car je m'opposai autant que je le pus à son projet, non que j'en craignisse ou que j'en eusse prévu les suites, mais uniquement par la peur que j'avois de me trouver là sans lui. Je le suivis des yeux dans le Bal, je lui vis joindre Madame de Villiers; l'Etranger qui lui donnoit le bras l'abandonna à M. Dorigny; ma sœur les suivoit, escortée par un Masque dont elle avoit fait recrue. Je m'aperçus bien que ma mere étoit im-

patientée des discours qu'on lui tenoit , & curieuse de connoître un Masque si bien instruit. Comme je ne voulois pas perdre Dorigny de vûe , je ne m'apperçûs point que ma Sœur dans la foule avoit été séparée de Madame de Villiers : celle-ci fort occupée de tout ce qu'on lui disoit ne s'en étoit point apperçûe elle-même ; je remarquai enfin qu'elle se retournoit , s'agitoit , & qu'elle fut en un instant entourée de beaucoup de monde. Comme je ne voyois point alors ma sœur près d'elle , je voulus la chercher des yeux , & je perdis de vûe M. Dorigny. Je n'en fus pas d'abord aussi inquiète que je devois l'être ; je me persuadai qu'il s'étoit tiré de cette presse pour venir nous rejoindre : mais ma tran-

quillité se changea bien-tôt en de vives allarmes. J'entendis ma mere faire des cris ; je vis le monde sortir en foule du Bal, & j'entendis crier, on enlève Mademoiselle de Villiers. Je fus si saisie que je n'entendis & ne vis plus rien ; je restai évanouie si long tems , que je ne m'appercûs pas même des secours qu'on s'étoit empressé de me donner. Lorsqu'enfin on eut rappelé mes sens , je me trouvai dans une chambre inconnue entre les bras de la Dame qui m'avoit accompagnée au Bal. J'ouvrois les yeux sans rien voir ; je cherchois ce qui me manquoit sans avoir la force de le demander. La Dame ma compagne, & quelques gens de la maison où l'on m'avoit portée, m'exhortoient à

reprendre courage ; mais que peut-on entendre , que peut-on sentir , quand on est séparé de son ame ? L'état de la mort ne doit pas différer de beaucoup de celui où j'étois & où je devois être dans ce moment. Hélas ! ce n'étoit pas encore le plus terrible que j'eusse à redouter. Enfin l'ami de Dorigny , le mari de la Dame qui étoit restée près de moi, vint nous rejoindre ; sa présence sembla me ranimer. » Hé bien, Monsieur, lui dis-je avec » peine , que dois-je devenir ? » où suis-je ? qu'est devenu M. » Dorigny ? Il est chez lui , » Madame , me dit-il , mais si » fatigué que je n'ai pas voulu » qu'il vint vous chercher lui-même ; je m'en suis chargé , » votre carrosse est ici. »

Allons , lui dis-je , en me laissant conduire en silence , & avec aussi peu de sentiment & de connoissance que quelqu'un qu'on eût mené au supplice ; mais je n'étois pas encore au comble de mon accablement. C'est en arrivant chez moi , que j'étois destinée à éprouver la douleur la plus vive & la plus accablante que j'eusse ressentie de ma vie. On m'avoit prévenue en chemin que M. Dorigny s'étoit mis au lit , accablé de la fatigue qu'il avoit eue ; mais lorsqu'en entrant dans sa chambre je l'aperçûs pâle comme un mort , & entouré de gens qui m'étoient inconnus , je tombai entre les bras de mon conducteur si faible , si tremblante , que je serois morte sur le champ , si la foible

voix de Dorigny ne m'eût rappellée à la vie, & si ma tendresse plus vive que moi, ne m'eût ranimée, & fait sentir combien ma malheureuse vie étoit nécessaire & pouvoit être utile au secours de Dorigny.

Je m'approchai de lui avec une force que l'amour seul étoit en état de me rendre, pour remplacer celle que tant d'assauts réitérés avoient fait perdre à mon ame ; ou plutôt mon amour étoit alors toute mon ame, & le seul principe de mon courage & de mes actions. Mais cette tendre force fut sans pouvoir sur mes larmes, j'en arrosai la main que Dorigny m'avoit tendue avec peine.

« Ne t'afflige point, ma chere
» femme, me dit-il d'une voix

» éteinte.... je te voi ; ta présence rend le calme à mon ame & me délivre du plus grand de mes maux.... On ne lui permit pas d'en dire davantage ; on ne me permit pas à moi-même de demeurer plus long-tems près de lui ; on me fit entendre qu'il y alloit de sa vie. Comment n'aurois-je pas obéi , puisque j'aurois donné ma vie pour la sienne, si on me l'eût demandée : ce sacrifice même n'auroit différé que peu de celui qu'on exigeoit de moi. M'éloigner de Dorigny dans ces tristes momens, c'étoit me séparer de mon ame. Je me retirai donc chez moi ; c'est-à-dire , les Amis qui m'avoient accompagnée, m'y conduisirent , & ne m'abandonnerent point. Ils eurent pitié de

ma douleur & de mes larmes; j'en étois si accablée, que je ne pensois pas même à m'informer de ce qui étoit arrivé & avoit pû mettre Dorigny dans l'état où je venois de le trouver. Cet état étoit tout ce qui m'occupoit, & les effets funestes que j'en devois redouter, ne me laissoient aucun sentiment de curiosité pour en connoître la cause & les auteurs; en un mot ce qui me restoit de sentiment suffisoit à peine à ma douleur, & ne pouvoit être susceptible d'aucune autre impression. La nuit étoit déjà fort avancée, & le jour étoit prêt de paroître, sans qu'il me fût possible de prendre aucun repos; mes Amis ne crurent pas devoir différer à m'apprendre ce que j'ignorois; ils penserent qu'il

étoit nécessaire de m'instruire des tristes détails qui devoient m'intéresser à plus d'un titre : je n'en rendrois pas compte ici avec autant d'exactitude que je le vais faire , s'ils ne m'avoient été répétés plus d'une fois depuis ce premier moment , où j'étois si peu en état d'y prêter toute mon attention.

On se souvient de l'instant du Bal dont je viens de parler , où je m'apperçûs de l'inquiétude de Madame de Villiers , lorsqu'elle se trouva séparée de sa fille : on se souvient aussi qu'ayant voulu chercher des yeux ma sœur , je perdis de vûe mon mari. On profita du moment où M. Dorigny entretenoit ma mere pour en écarter Mademoiselle de Villiers ; dès qu'elle ne fut plus

plus à portée de voir sa mere ,
 un Masque , qui avoit sans doute
 préparé de loin son indigne man-
 œuvre, s'approcha de ma sœur,
 & lui dit avec politesse: « Je pen-
 » se que j'ai l'honneur de parler
 » à Mademoiselle de Villiers: «
 Elle l'assura qu'il ne se trom-
 poit point. » S'il est ainsi, Ma-
 » demoiselle , je viens, conti-
 » nua-t-il, de la part de Madame
 » votre mere ; elle a été incom-
 » modée de la chaleur , & se
 » seroit trouvée fort mal, si elle
 » n'étoit promptement sortie du
 » Bal : je l'ai conduite à son ca-
 »rosse où elle vous attend ; elle
 » m'a prié de venir ici vous pren-
 » dre pour vous y conduire.
 Mademoiselle de Villiers n'a-
 voit point assés d'expérience
 & fut trop alarmée , pour ne

Pas donner dans le piège qu'on lui tendoit ; elle suivit le Masque qui lui donna la main. Elle lui avoit parlé au Bal sans le connoître , mais de façon à ne pas douter qu'elle n'en fût connue : elle l'étoit en effet , puisque ce Masque n'étoit autre que le Duc de *** qui cherchoit ou à se satisfaire par une violence , ou à se venger par une insulte de celle d'avoir été congédié par Madame de Villiers. Celui qui lui avoit remis ma sœur , & avec lequel elle se promenoit dans le Bal , étoit un homme aposté par lui-même sans doute , vû le peu de difficulté qu'il fit de la quitter pour la laisser entre ses mains. Quoi qu'il en pût être , le Duc conduisit promptement ma sœur jus-

ques dans la Place , & se démasqua alors pour dire à un de ses gens qui tenoit son épée, de faire avancer un Fiacre : ma sœur ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle fit des cris perçans ; on s'assembla autour d'elle : elle avoit beau implorer le secours de sa mere ; le Duc eut la dureté de dire à tout ce qui l'environnoit, que c'étoit une malheureuse qu'il vouloit faire mettre à l'Hôpital. La Populace alors loin de plaindre & d'écouter Mademoiselle de Villiers, l'accabla d'injures ; & on la traînoit presque sans connoissance dans un carosse de louage , lorsque M. Dorigny qui avoit été témoin de l'inquiétude de ma mere, & qui avoit entendu dire comme nous qu'on enlevoit Mademoiselle de Villiers, courut

à son secours. Il étoit sans armes ; mais soutenu de son seul courage il arriva dans le moment qu'on uſoit de force & de violence pour faire entrer la belle - ſœur dans la voiture : il appella la Garde, il écarta même la foule , & s'apprêtoit à arracher Mademoiſelle de Villiers à ſes Ravisseurs , lorsque celui qui tenoit l'épée du Duc, la lui plongea dans la poitrine , & prit la fuite ſans qu'on pût l'arrêter. La Garde & le Guet même arriverent trop tard ; leur premier ſoin fut d'enlever M. Dorigny & de le porter chez le Chirurgien le plus voiſin. Quant à Mademoiſelle de Villiers , comme le Duc ſe fit connoître , qu'il n'avoit point d'armes , & qu'il continua d'insulter la vertu de ma

sœur, le Guet s'en empara & la conduisit chez un Commissaire. Voilà toutes les circonstances qu'apprit l'Ami de mon mari, lorsqu'il me fit porter toute évanouie dans une maison voisine de l'Opéra. Il vola ensuite au secours de son Ami; & ayant donné ses ordres pour le faire transporter chez lui & pour y faire venir les plus habiles Chirurgiens, il donna le reste de ses soins à Madame de Villiers: il la retrouva encore sur l'escalier du Bal plus morte que vive, appellant sa fille, demandant justice, & presque abandonnée de tout le monde, qui ne s'empressoit ni à la secourir, ni à se mêler d'une affaire dont on ignoroit les véritables motifs. Par malheur pour Madame de Vil-

liers qui se nommoit à tout le monde. Son nom n'étoit rien moins que respecté , & chacun jugea encore de cette aventure à son désavantage ; ceux-mêmes qui faisoient mine de la plaindre , l'outrageoient, en lui disant que sa fille n'en mourroit pas. C'est dans cet état d'humiliation qu'elle fut trouvée par cet Ami si généreux & si secourable ; il s'offrit , sans être connu d'elle , à la conduire dans la maison où sa fille , disoit-il pour la consoler , étoit en sûreté : il se fit enfin si bien connoître à ma mère pour l'Ami de Dorigny, qu'elle lui donna toute sa confiance ; elle le suivit dans la maison où il sçavoit que sa fille étoit retenue. Quelle nouvelle douleur pour Madame de Villiers , d'ap-

prendre que cette maison étoit celle d'un Commissaire ; que sa fille y avoit été conduite , & y étoit gardée par des Archers ! Si sa vertu n'avoit aucun reproche à se faire , la honte du crime étoit presque inséparable de sa disgrâce. On s'éclaircit enfin en présence du Commissaire : ma mere fut la maîtresse de reprendre & de reconduire sa fille chez elle ; & dès que l'Ami de mon mari les eut remises en carrosse , & leur eut appris nos communs malheurs , il les quitta pour voler à mon secours , ainsi que je viens de le dire. Voilà ce que je fus condamnée à entendre , sans être en état d'y prendre part , & ce qu'en effet je n'ai bien scû que depuis ; mais que j'ai crû devoir placer ici comme la four-

ce de mes malheurs , & des événemens plus heureux de ma vie qui les ont suivis.

L'affreux détail que j'avois été obligée d'entendre , ne pouvoit rien ajouter à la tristesse de ma situation : les circonstances les plus cruelles pour ma famille me paroissoient presque étrangères , auprès du malheur personnel dont j'étois menacée ; je n'étois pas même sensible à la honte qui en pouvoit rejaillir sur moi , & je n'étois occupée que du danger de M. Dorigny. On me cacha avec soin que dans cette nuit même , j'étois à peine sortie de sa chambre , qu'il y avoit fait appeller tous les secours spirituels que son état lui fit juger nécessaires ; on réussit à me dérober au sentiment de

terreur, qu'une si sainte, mais si desespérante cérémonie m'eût inspiré. On m'avoit en vain sollicitée de me mettre au lit, & le jour étoit déjà grand, quand les amis qui m'avoient si généreusement secourue, furent contraints par leur propre fatigue à me quitter pour aller prendre chez eux le repos dont ils avoient besoin : pour moi incapable d'en prendre, je ne m'occupai plus que de mes larmes, & du soin d'aller moi-même de quart d'heure en quart d'heure sçavoir des nouvelles de mon mari à la porte de sa chambre, où les Chirurgiens qui ne le quittoient point, ne voulurent point me permettre d'entrer de tout le jour. Ils prétextoiént leur refus du danger qu'il y au-

roit de causer la moindre agitation au malade , jusqu'à ce qu'on eût levé le premier appareil , qui ne devoit l'être qu'au bout de vingt-quatre heures.

Cependant M. Dorigny , comme je l'ai sçu depuis , fut saigné six fois pendant ces vingt-quatre heures , pour des vomissemens de sang très-fréquens. Helas ! tandis qu'on me laissoit ignorer toutes ces circonstances , on introduisit chés moi tout ce qui s'y présenta pour prendre part à ma peine ; la Marquise de Beaumont qui étoit encore dans sa retraite, la Vicomtesse de Francheville, sa fille , son Mari , le vieux Comte de S. Furcy , le jeune Marquis de Beaumont & sa femme vinrent tour à tour me consoler, ou plutôt irriter ma douleur , en

augmentant ma sensibilité du poids de la leur. Le Comte de S. Furcy se garda bien de me parler de son fils ; mais la jeune Marquise de Beaumont me dit en me quittant , que je ne devois pas être étonnée si je ne voyois point son frere ; qu'il avoit été frappé comme d'un coup de foudre du malheur de M. Dorigny & du cruel événement qui l'avoit causé ; qu'il n'avoit pu l'apprendre sans se trouver mal ; qu'on craignoit même qu'il n'en tombât réellement malade : je ne vis dans ce sentiment de S. Furcy , que son amitié pour mon mari , & je lui sçus gré de sa sensibilité. Mon ame n'étoit occupée que de cet objet : elle étoit trop éloignée de toute autre idée , pour pouvoir s'attri-

buer quelque part dans une douleur qu'elle croyoit alors devoir être commune à tous ceux qui connoissoient M. Dorigny ; & le jeune S. Furcy n'étoit dans ce moment , à mes yeux & à mon cœur , que l'ami de mon Mari.

Ce fut un bonheur pour moi , dans le cours d'une si triste journée , de ne point recevoir la visite , & de n'entendre point parler de Madame & de Mademoiselle de Villiers ; je n'aurois pû sans doute retenir les mouvemens de mon indignation : mais le Ciel me réservoir un plus digne & plus efficace consolateur. Non , il n'y a point de situation de l'Ame, si triste qu'elle puisse être , & je l'ai éprouvée alors , où elle puisse se refuser à un sentiment de plaisir bien doux , par

l'aspect inopiné d'un ami sûr , & qu'on aime tendrement. Ce fut à mon reveil que je jouis de cette douce surprise : car enfin la Marquise de Beaumont que j'avois vûe la veille , me força de me mettre au lit ; & quoique mon sommeil ne fût ni profond ni tranquille , la fatigue & l'abattement étoient venus à bout de m'assoupir. Ce fut à la pointe du jour , que réveillée par le désir de sçavoir si on avoit levé le premier appareil de M. Dorigny , je ne pus me refuser un cri , je crois pouvoir dire , de joie autant que d'étonnement , en me trouvant tout à coup dans les bras de mon pere ! Quels tendres embrassemens ! Quel ravissement ! Quelles larmes ! Quels délices ! Douces erreurs

d'un sentiment que la nature n'est pas maîtresse de se refuser , vous avés la force de suspendre pour un instant d'autres intérêts qui ne nous sont pas moins chers ; mais vous n'avés pas le pouvoir de les détruire.

Ceux qui liront ces Mémoires, seront peut-être étonnés de voir l'excès de mon amour & de ma douleur , par rapport à un homme que j'avois épousé avec une sorte de répugnance. On se souviendra que j'ai dit que je m'étois sacrifiée à mon honneur & à la volonté de mon pere ; & dès-lors on se persuadera difficilement que je fusse si douloureusement affectée de l'état de M. Dorigny , puisqu'il devoit me faire envisager la rupture prochaine d'un engagement que les

circonstances avoient rendu nécessaire , mais que je n'avois contracté que malgré moi. Il est vrai que je m'étois sacrifiée ; mais le prix dont j'avois payé mes chaînes, ne devoit-il pas m'y attacher plus fortement , quand même je n'aurois pas reconnu dans la suite, que le bonheur dont elles furent pour moi une source délicieuse , étoit d'un prix fort supérieur à celui qu'elles m'avoient coûté? Enfin on m'accusera de manquer ici de bonne foi , en parlant de cette vive sensibilité que le sort de mon Mari , & le danger extrême où je le voyois me fit alors éprouver : mais qu'il me soit permis de me justifier d'avance d'un reproche qui seroit sensible à ma sincérité. J'avois épousé M. Dorigny sans

amour , il est vrai ; mais je m'y étois déterminée par un motif qui devoit me le rendre cher ; & ce sentiment devoit s'accroître & s'accrut en effet par les attentions , les égards , les complaisances , par l'estime sincère que M. Dorigny eut pour moi , je dirai même par les preuves de son amour. Moins je croyois les mériter , plus mon cœur se trouva disposé à les payer par un retour sincère. Loin d'ici les idées grossières de tout censeur corrompu, qui ne connut jamais cette douce & voluptueuse union de deux âmes, que le Ciel dans ses jours de graces a formées l'une pour l'autre.

S'il restoit encore quelque scrupule à mes Lecteurs sur l'expression de ma douleur , je les

prie pour ma justification de faire une légère attention sur les circonstances de mon malheur.

Je voyois périr un Mari tendre, généreux, qui m'aimoit uniquement, que je devois aimer, que j'aimois, & je le voyois périr pour avoir chéri mon honneur, jusqu'au point d'exposer & de donner sa vie pour sauver celui de ma famille. Je sçai que l'excès où je me livrai est peut-être une de ces situations qu'on ne peut éprouver qu'une fois dans sa vie, & je prie bien sincèrement le Ciel de ne pas permettre que j'y sois jamais exposée. Après cette espèce de justification que je dois plus à la vérité qu'à moi-même, je reviens au moment auquel mon pere prévint mon reveil & mes embrassemens par la tendresse des siens.

Je ne feindrai point de dire qu'au mouvement de joie aussi sensible qu'imprévû que me causa sa présence , succéda dans mon ame un sentiment devenu plus accablant encore, par l'union de ses propres douleurs avec celles que je n'envifageois que comme les miennes particulières, & comme ayant seules le droit de m'occuper. La vûe de mon pere , la candeur de son ame , nous présenterent d'un seul coup d'œil à l'un & à l'autre l'image de tous nos malheurs communs ; & ce fut pour nous un tableau d'horreur. Ce seroit trop entreprendre que de vouloir peindre notre situation : il en est sans doute des peines ainsi que des plaisirs ; leur excès peut se sentir, mais il n'est pas possible de l'ex-

primer. La seule chose qu'en cet état mon pere eut le pouvoir de me dire , c'est qu'étant arrivé la veille assés tard, & ayant été sur le champ informé de la honte de sa malheureuse fille , il avoit forcé sa femme à partir la nuit même avec ma sœur , pour se rendre à Villiers , dans la même Voiture qui l'avoit amené à Paris; & qu'il ne s'étoit pas senti la force de me voir, avant d'avoir fait exécuter sur cela sa volonté.

Notre entretien ne fut pas long ; j'avois envoyé sçavoir à l'appartement de M. Dorigny , si l'on avoit levé l'appareil, & s'il me seroit permis de le voir. Des cris de douleur qui se répandirent en un instant dans ma maison , prévinrent la reponse que j'attendois , & ne m'apprirent

que trop qu'elle devoit être désespérante. Mais je n'étois déjà plus en état de la recevoir, je tombai évanouie dans les bras de mon Pere ; l'épuisement de mes forces étoit tel depuis trente-six heures, & mon évanouissement dura si long tems, qu'il fit craindre pour ma vie. On m'a dit depuis que j'étois restée les yeux ouverts & fixes sans rien voir, sans rien connoître, sans mouvement; qu'on avoit en vain employé les Elixirs les plus violens pour ranimer mes sens. Pendant que j'étois dans cet état cruel, Madame la Vicomtesse de Francheville avoit eu le tems d'envoyer chés moi, d'apprendre la perte que je venois de faire, & de venir elle-même pour m'enlever d'une maison qui ne

pouvoit plus m'offrir que des objets funestes. Ce que je vais apprendre à mes Lecteurs , doit les surprendre ; j'en fus extrêmement surprise moi-même , lorsqu'on crut quelque tems après qu'il n'étoit plus dangereux de m'en instruire.

On fit , comme je viens de le dire , d'inutiles efforts pour me rappeler à moi-même ; mais enfin Madame de Francheville ayant voulu me faire enlever dans l'état où j'étois , on me tourmenta long-tems ; & l'on n'imagineroit pas que ce fut par une convulsion de rire que mes forces me furent rendues. Je commencai , à ce qu'on m'a dit depuis , par demander de quoi il étoit question ; pourquoi tout le monde étoit si triste ? Madame de Francheville me dit

46 LA LAIDEUR

qu'elle venoit me prendre pour me mener chés elle ; je lui répondis que j'irois volontiers , & c'est ainsi que je partis de chés moi. Un Médecin qu'on avoit appelé à mon secours , ne voulut pas me quitter dans un état qu'il dit à mon Pere être plus dangereux que celui dont je venois de sortir. Enfin j'ai sçu qu'étant arrivée chez la Vicomtesse, je parlois de mon malheur comme de la chose du monde la plus indifférente ; non seulement je ne versois pas une larme , mais un rire convulsif me prenoit très - fréquemment. On m'a assuré que mon zélé Médecin fit pendant plus de trois heures tout ce qu'il crut le plus propre à rappeler ma douleur ; qu'il me parloit de ma perte ; qu'il me nommoit souvent M. Do.

igny , me remettoit devant les
eux sa tendresse pour moi , ses
vertus , ses bienfaits même ; &
que je n'avois répondu autre
chose à tant d'objets si capables
de me toucher , sinon que je sça-
vois toutes ces choses mieux que
lui , & que je ne voyois pas à
quoi tout cela étoit bon. Pen-
sant les trois heures que dura
cet égarement d'esprit qui tenoit
à la folie , le Marquis de Beau-
mont étoit accouru chés sa sœur :
il m'avoit vûe ; je l'avois à
peine remarqué ; Son zèle lui fit
imaginer un moyen de me tirer
d'un état si déplorable , & dont
on lui peignit tout le danger ; ce
moyen lui réussit , & sans doute
il me sauva la vie. Il courut chés
son ami S. Furcy : il luy fit une
image si terrible de ma situation,
qu'il le déterminâ à le suivre

chés la Vicomtesse de Francheville. Le Comte de S. Furcy se présenta devant moi, je le reconnus : mes yeux qui n'avoient cessé d'être égarés se fixerent sur lui ; les siens dans un instant furent couverts de larmes : il étoit défait & tremblant , il ne put proférer une seule parole. « Quelle barbarie , m'écriai-je ! ôtés-moi cet objet qui me tue : ce monstre en veut-il encore à ma vie. Tout à coup je fus inondée de pleurs, & je crus dans ce moment que mon ame se séparoit de moi. S. Furcy , pénétré de douleur , voulut se retirer , en disant à M. de Beaumont : « Cruel ami , où m'avés-vous amené ? Quels spectacles ! Quel accueil ! Ah ! j'en mourrai.

Mon

Mon Médecin l'arrêta. » Eh !
 » Monsieur , lui dit il , qu'allés-
 » vous faire ? ayés assez de cou-
 » rage pour soutenir la cruauté
 » dont vous vous plaignés , & ne
 » soyez pas assés cruel vous-mê-
 » me , pour arrêter , en fuyant ,
 » des larmes que votre présence
 » seule a eu la force de faire
 » couler : vous venés de sauver
 » la vie à cette malheureuse Da-
 » mē ; votre fuite va peut-être
 » lui donner la mort. J'entendis
 ces discours , & celui de mon
 Médecin me fit une impression
 violente.

» Que je suis malheureuse ,
 » m'écriai - je , en versant un
 » torrent de larmes ! Quel se-
 » cours barbare ! Quel remède ,
 » grands Dieux ! pour une dou-
 » leur qui n'en peut recevoir , qui

II Partie.

C

» n'en recevra jamais. Qu'on
» m'abandonne par pitié. Ah !
» c'est être trop inhumain d'en
» vouloir tout à la fois à mon
» honneur & à ma vie . . . Les
pleurs me suffoquerent ; mais je
réunis tout ce qui me restoit de
forces, je me levai avec fureur, &
je courus dans un Cabinet pour
m'y dérober à une persécution
dont j'accusois tout ce qui m'en-
vironnoit alors ; je n'entendis
que ce peu de mots de mon Mé-
decin.

» Qu'on la laisse , dit-il , elle
» est sauvée Madame de
Francheville me suivit seule : la
part qu'elle prenoit à ma dou-
leur étoit bien sincère , & n'avoit
pas besoin d'être ingénieuse pour
nourrir la mienne ; nos larmes
se confondirent quelque tems ,

& l'arrivée de mon pere en augmenta bien-tôt la force & l'abondance : depuis que je l'avois quitté , il s'étoit occupé de soins trop tristes ; & son amitié pour moi étoit trop tendre , pour qu'il y eût en ce moment quelque différence dans le douloureux épanchement de nos cœurs.

Mais n'est-ce point abuser de la sensibilité de mes Lecteurs , que de me livrer trop long-tems à la secrette complaisance que je sens encore en détaillant ici tout ce qui a rapport à l'état & aux sentimens que mon malheur me fit éprouver ? Sauvons-lui du moins , & épargnons-nous à nous-mêmes les images lugubres que des cérémonies funebres, qu'un deuil long & austère présenteroit encore à son imagination.

Il y a long-tems qu'on ſçait , & qu'on a dit que le temps vient à bout des plus grandes douleurs; ainſi je n'ai point à rougir en avouant qu'il affoiblit & détruiſit la mienne.

Mais avant de me peindre moi-même dans un état plus heureux & plus tranquille , il eſt peutêtre à propos de ſatisfaire la curioſité & l'impatience de ceux qui liront ces Mémoires , ſur les ſuites de la malheureuſe Hiſtoire de ma ſœur , & de ſon départ de Paris pour retourner à Villiers avec ma mere. Je me propoſe de rapporter ici tout ce que j'en ai ſçu par moi-même , & tout ce que j'en ai appris, ſoit par Madame & Mademoiſelle de Villiers , ſoit par mon Pere , ſoit enfin par quelques autres per-

sonnes qui s'y trouverent intéressées. Mais je le ferai sans interrompre ma narration, en séparant les choses dont j'ai été le témoin, de celles que j'ai puisées dans d'autres sources : il suffit d'assurer ici que je ne dirai rien que de vrai, & dont je n'aye une entière certitude.

Je n'ai pas besoin de peindre l'état où ma mere & ma sœur se trouverent en arrivant chés M. des Moulins, au sortir de chés le Commissaire, & à l'issue du bal dont j'ai parlé : ma sœur avoit reconnu le Duc de * * * comme on l'a vû ; ainsi elle ne feignit point de l'accuser à sa mere de la violence de son enlèvement, & de l'assassinat qui avoit été commis contre la personne de son beau-frere. Madame de Vil-

liers entra en fureur , & répandit des larmes de rage : elle ne respiroit plus que la vengeance , & une vengeance éclatante contre le Duc. M. des Moulins alla lui-même aux Enquêtes : il apprit & il rapporta que le Duc n'avoit commis d'autre crime , que celui d'avoir voulu forcer ma sœur à monter dans un carrosse de place ; que l'Assassin étoit , disoit-on , un Quidam qui s'étoit sauvé , & qu'il n'avoit aucune marque qui pût le faire juger domestique du Duc ; que d'ailleurs ce Seigneur avoit toujours été sans armes , & qu'il publioit que la belle de Villiers l'avoit suivi sans résistance jusqu'au moment auquel elle avoit apperçu son beau frere. En effet , ces bruits se répandirent & se confirmèrent ,

par le peu de foi que le Public se croyoit dispensé d'avoir pour les plaintes & pour les accusations de Madame de Villiers : c'en étoit assés pour sauver la réputation d'un homme de la naissance & de l'importance du Duc ; mais c'en étoit aussi assés pour couvrir ma sœur d'un nouveau déshonneur. C'étoient-là à peu près les réflexions que fit , ou que devoit faire M. des Moulins , après ses recherches ; mais mon pere arriva assés tôt , ou pour les appuyer , ou pour les lui faire faire. L'entre-vûe de M. & de Madame de Villiers fut très-vive ; celle-ci eut même le front d'accuser M. Dorigny d'avoir facilité l'enlèvement de sa fille : car elle avoit appris que c'étoit mon

mari qui lui parloit au Bal , au moment où ce criminel projet s'exécutoit. Enfin , pour ne point pousser trop loin tous ces petits détails , mon pere voulut être obéi ; & persuadé qu'il étoit nécessaire de soustraire ma mere & ma sœur aux yeux du Public , & à la honte d'une si désagréable aventure , il les força de partir la nuit même pour leur terre , avec défense d'en sortir désormais , sous quelque prétexte que ce pût être.

La partie publique n'attendit point une plainte à laquelle je n'avois pas été en état de penser , & que mon pere crut devoir se dispenser de faire pour les raisons que je viens de dire , étant sur tout instruit qu'on informoit de cette affaire. Le Quidam fut

en effet condamné & exécuté en effigie: le crédit du Duc empêcha apparemment qu'il fût question dans cette information d'autre chose que de l'assassinat auquel il n'avoit réellement qu'une part fort indirecte ; ma sœur même n'y fut point nommée non plus que le Duc. Si ce fut par attention de sa part , il y étoit trop intéressé lui-même pour mettre ma famille dans le cas de lui en être redevable.

Dès que ma mere & ma sœur furent arrivées à Villiers , elles oublièrent les dangers qu'elles avoient courus à Paris , & combien leur réputation en avoit souffert. Il est vrai qu'à la Province on ignore , on n'apprend que fort tard ces nouvelles particulières de la Capitale. Les

histoires scandaleuses qui s'y passent, sortent rarement de ses murs, & n'y font communément l'entretien que des femmes galantes, des sociétés de plaisir & des hommes les plus dissipés.

On a vû souvent des personnes du sexe décriées à plus juste titre, que ne l'étoit la belle de Villiers, après avoir usé leurs charmes & leur réputation dans cette grande Ville, aller jouir avec avantage de l'ignorance de la Province, s'y donner une seconde jeunesse, & s'y faire un nouveau nom.

Mademoiselle de Villiers n'avoit eu que des malheurs ; ils étoient ignorés : elle étoit d'un âge qu'elle n'avoit pas besoin de cacher ; elle jouissoit enfin de tout l'éclat de ses charmes : Il

eût été bien difficile qu'ils restassent long-temps ensevelis. Il y avoit dans le voisinage de Villiers plusieurs autres Terres habitées ; & de plus une Ville assez considérable , dans laquelle ma mere étoit connue de tout ce qui y composoit la bonne compagnie. L'indiscrétion de Madame de Villiers sur l'espérance qu'elle avoit eu d'établir sa fille dans la plus haute Noblesse , les prétentions du jeune Marquis de Beaumont qui avoient fait bruit dans la Province , avoient tenu en respect & arrêté les vœux de toute la belle jeunesse de la Ville & des environs ; mais enfin , le Marquis étoit marié , la belle de Villiers arrivoit de Paris , & n'étoit point encore pourvue : s'en fut assez pour faire naître le

desir & l'espoir de la posséder.

Madame de Villiers étoit arrivée chés elle avant la fin du Carnaval ; toute la Noblesse du voisinage étoit alors dans la Ville de . . . La Terre de mon Père n'en étoit qu'à quatre portées de fusil ; on y apprit aussi-tôt le retour de la belle de Villiers , & sur le champ ma mere & ma sœur furent invitées à toutes les fêtes qui s'y donnoient , & qui s'y multiplierent par leur présence: ce fut dans ces assemblées où la beauté de Mademoiselle de Villiers effaçoit les plus belles Provinciales , qu'elle fit presque autant de conquêtes qu'il y avoit de jeunes gens , & même d'hommes d'un certain âge qui n'étoient point mariés.

Dans le nombre de ses ado-

rateurs , trois se présenterent avec confiance à Madame ou à Mademoiselle de Villiers , comme prétendans à l'honneur de l'épouser : ils offrirent ou leur fortune présente , ou leurs espérances , comme une foible compensation du bonheur auquel ils osoient aspirer.

Le premier qui se déclara , fut M. de Charleval , Gentilhomme âgé d'environ cinquante ans, jouissant d'une fortune moins brillante que solide: ce fut à Madame de Villiers qu'il fit sa proposition. Comme il ne s'étoit encore présenté personne à elle avec d'aussi bonnes intentions , & comme elle sentoit la nécessité de profiter de la première occasion qui s'offriroit de marier sa fille ; elle promit tout , se ré-

servant seulement de consulter le goût de sa fille , sur l'obéissance de laquelle elle assura qu'elle pouvoit compter. En effet , elle ne tarda pas à dire à la belle de Villiers , qu'il se présentoit un parti convenable ; qu'elle avoit même accepté sous la condition cependant que ce parti seroit de son goût. Ma sœur répondit à sa mere qu'elle ne devoit point douter de son obéissance ; qu'on lui avoit parlé à elle-même ; qu'elle avoit approuvé l'honneur qu'on lui vouloit faire, & que pour peu que M. de Charleval voulût entrer en quelque accord, ce seroit une affaire qui seroit bien-tôt conclue.

» C'est lui-même , dit ma mere , qui m'a parlé ; & il me paroît avoir autant d'empresse-

» ment à finir cette affaire que
» nous en devons avoir nous-
» mêmes.

» Mais, dit ma sœur, quel
» avantage présent se déter-
» minera-t-il à faire à son neveu ?
» car enfin le Chevalier Dor-
» ville n'a rien aujourd'hui, &
» n'a d'autre espérance que la
» succession de son oncle : il es-
» père à la vérité que M. de
» Charleval la lui assurera ; mais
» il peut encore vivre long-
» temps.

Ma mere n'entendoit rien da-
bord à cette réponse ; mais le
quiproquo s'éclaircit. Tandis que
M. de Charleval se proposoit
lui-même à ma mere, le Che-
valier Dorville son neveu s'étoit
proposé à ma sœur, & son hom-
mage avoit été fort bien reçu :

c'étoit à la vérité une situation embarrassante pour la mere & pour la fille ; il y avoit un bon parti à prendre , mais on ne le prit pas.

Un troisiéme Soupirant , s'il avoit été maître de ses volontés, auroit mis l'oncle & le neveu d'accord. Il se nommoit de Richecour. Il étoit fils d'un des Financiers les plus opulents de Paris ; il étoit avec cela jeune , de la plus aimable figure & fait à peindre : on lui avoit confié un emploi considérable de Finance dans la Ville de *** qui ne devoit lui servir que de Noviciat & de passage aux places les plus distinguées de son état. M. de Richecour faisoit une très-belle dépense dans cette Ville de Province : il donna une fête à la

belle de Villiers , pour laquelle il étoit déjà fort épris ; & ce fut dans cette fête que la tête acheva de lui tourner pour elle. Il se déclara : ma sœur avoit désiré sa conquête ; elle n'eut pas la force de refuser des offres qui pouvoient la tirer d'embarras sur les prétentions du Chevalier Dorville & de son oncle : d'ailleurs elle s'imagina qu'elle pourroit se défaire aisément du Chevalier , par la difficulté de prendre des arrangemens avec M. de Charleval ; & de celui-ci encore mieux , parce qu'elle ne lui avoit rien promis.

Richecour , comme je l'ai dit , étoit jeune , assés avantageux , mais sans expérience : il s'éprit pour ma sœur de la passion la plus vive , & ne voyoit qu'avec

impatience toutes les formalités qui étoient indispensables pour parvenir à l'objet de ses desirs; la première de routes étoit d'obtenir le consentement de son pere. Madame de Villiers, à qui ma sœur & Richecour lui-même avoient fait part de l'état de leur cœur, & de leurs projets; ma mere, dis-je, devenue plus prudente à force de cruelles expériences, engagea Richecour d'écrire à son pere: mais comme elle doutoit du succès de cette démarche, elle voulut au moins ménager Charleval, soit pour lui-même, soit pour le Chevalier Dorville son neveu. Pour cet effet, on recommanda à Richecour de ne point paroître à Villiers, tandis que Charleval & Dorville avoient toute permission de venir y faire leur Cour.

On eut d'abord grand soin de cacher à l'oncle les prétentions de son neveu ; & Madame de Villiers ménageoit tout son art & toute son éloquence pour gagner Charleval, & l'amener au point de céder au Chevalier Dorville & sa maîtresse , & une partie de son bien : mais elle étoit bien loin de réussir auprès d'un homme trop amoureux pour vouloir faire le bonheur de son neveu aux dépens de son cœur , & qui aimoit trop à jouir , pour sacrifier la moitié de son bien en faveur du Chevalier Dorville, surtout lorsqu'il ajouteroit le titre de Rival à celui d'héritier présomptif ; titre qui est d'ordinaire une assez mauvaise recommandation auprès de celui dont on attend , & dont on est soupçon-

né de dévorer d'avance la succession.

Les choses en cet état , M. de Charleval content de chercher à plaire à la belle de Villiers , & sans s'être expliqué avec elle autrement que d'une façon galante qui n'obligeoit ma sœur à rien qu'à des ménagemens , & à un peu de patience ; M. de Charleval , dis-je , commença à presser Madame de Villiers de conclure : il en avoit , disoit-il , fait assés pour gagner le cœur de sa maîtresse , & Mademoiselle de Villiers de son côté lui monroit assés d'égards pour croire que ses propositions ne seroient pas rejetées. Ma mere qui vouloit gagner du tems , l'assura qu'elle & sa fille n'avoient rien tant à cœur que l'honneur de son al-

liance ; mais en même temps elle lui avoua qu'elle n'en avoit pas encore écrit à son mari , sans lequel elle ne pouvoit disposer de sa fille : ensuite elle lui insinua qu'elle craignoit que M. de Villiers ne fit quelque difficulté de consentir que sa fille épousât un homme d'un âge si fort au-dessus du sien , & que s'il avoit eu dessein d'établir le Chevalier Dorville son neveu , on auroit pu prendre des arrangemens qui auroient été peut-être plus agréables à M. de Villiers , & qui n'en assureroient pas moins l'alliance de leurs familles.

» Que veut dire ceci , Madame , dit vivement M. de Charleval , & par quelle aventure est-il ici question de mon neveu ? je commence par vous

» déclarer que mon intention
» est de me marier , de faire du
» bien à celle que j'épouserai.
» Quant à M. mon neveu , il
» n'aura de part à ma succession,
» qu'après ma mort , & en cas
» que je ne laisse point d'enfans:
» voilà de quoi j'aurai grand soin
» de l'instruire incessamment, en
» le priant de cesser de voir Ma-
» demoiselle votre fille , ou d'al-
» ler rejoindre sa garnison; quant
» au consentement de M. de Vil-
» liers , je me fais fort de l'ob-
» tenir , & je vous demande ,
» Madame , la permission de lui
» écrire.

Ma mere lui répondit qu'il étoit le maître , & qu'elle ne manqueroit pas d'écrire elle-même , & de solliciter pour lui le consentement de son mari. Et

voici la lettre qu'elle écrivit à mon pere le lendemain.

» Je crois que vous pensés
» comme moi, Monsieur, & que
» vous souhaitez sincèrement de
» pourvoir votre fille aînée : il
» se présente pour elle deux
» partis ; l'un est un jeune hom-
» me qui peut lui faire une for-
» tune considérable , qui est du
» goût de ma fille , & qui lui
» convient : je n'attends que le
» consentement de son pere ,
» pour terminer cette affaire , à
» laquelle je suis assurée que
» vous ne refuserés pas le vô-
» tre , dès qu'il me sera permis
» de vous en informer. L'autre
» est un vieux M. de Charleval
» que vous avés vû quelquefois
» dans la Ville de *** Je ne le
» regarde , à vous dire vrai , que

» comme un pis aller , au cas
» que l'affaire dont je viens de
» vous parler , n'ait pas le succès
» que j'en attens.

» Monsieur de Charleval doit
» vous écrire pour vous deman-
» der votre fille : je compte ,
» Monsieur , que vous entrerez
» dans mes vûes , & que sans
» donner à ce bon-homme un
» congé absolu , vous demande-
» rés du temps , & ferés en sorte
» d'éloigner ses espérances ; je
» dirai naturellement que ma
» chere fille est ici l'objet des
» vœux de tous les honnêtes-
» gens , & qu'elle ne sçauroit
» manquer de trouver un mari
» plus sortable , que le Charle-
» val. Je suis votre femme , &c.

M. de Charleval écrivit le
même jour à M. de Villiers , &
mon

mon pere reçut ces deux lettres par le même ordinaire : celle de Charleval , que j'ai vûe , étoit dans le goût de ce qu'il avoit dit à Madame de Villers ; mais il disoit franchement qu'il avoit son consentement , & qu'elle lui avoit promis d'obtenir celui qu'il s'empressoit de lui demander à lui-même : il entroit ensuite dans le détail des avantages qu'il proposoit de faire à ma sœur , & qui étoient les mêmes que j'avois eus en me mariant avec M. Dorigny.

Mon pere , après avoir lû ces deux lettres , daigna me consulter : je craignis comme lui les idées chimériques de grandeur & de richesse de Madame de Villiers ; & je me trouvai de l'avis de mon pere , c'est à-dire ,

II Partie.

D

que nous jugeâmes que puisque ma sœur osoit se déterminer à se marier , il convenoit de prendre sans délai le parti le plus sûr , en s'accordant à la demande de M. de Charleval. Mais pour ne point heurter de front les prétendus projets de ma mere , & comme d'ailleurs nous étions alors en Carême , mon pere jugea à propos de promettre à M. de Charleval qu'il iroit avant Pâques lui porter lui-même le consentement qu'il souhaitoit, au cas qu'il persistât dans le même dessein pour sa fille , & qu'il n'arrivât point quelque changement qui pût y mettre obstacle , se réservant d'écrire à ma mere la Lettre qui suit.

» Nedoutés point , Madame ,
» que je n'aye le même empresse-

„ ment que vous marqués avoir
 „ pour l'établissement de notre
 „ fille aînée ; les malheureuses
 „ affaires qui ne l'ont que trop
 „ fait connoître , rendent mê-
 „ me nos communs projets trop
 „ difficiles pour ne pas saisir l'oc-
 „ casion qui se présente. J'ai re-
 „ çu comme vous me l'avés man-
 „ dé une lettre de M. de Char-
 „ leval ; je le connois assés pour
 „ vous dire que c'est un parti trop
 „ avantageux , pour être balan-
 „ cé par l'incertitude de celui
 „ dont vous me parlés : vous au-
 „ riés dû me nommer le jeune
 „ homme en question ; mais
 „ croyés-moi , puisqu'il a besoin
 „ du-consentement de son pere ,
 „ celui-ci ne le donnera que sur
 „ de bonnes informations , &
 „ c'est ce que vous auriez dû pré-

» voir & éviter , sans que je
» fusse obligé de vous en rap-
» peller les raisons. Je vous avoue
» que si j'avois pensé que ma
» fille eût eu assés de courage
» pour suivre un conseil raison-
» nable; il étoit un parti qui seul,
» je crois , lui convenoit , & qui
» l'eût mise à couvert des suites
» fâcheuses qu'elle doit envisa-
» ger pour l'avenir : car enfin ,
» je tremble , & elle doit trem-
» bler elle-même que celui qui
» l'épousera ne vienne à être in-
» formé un jour de ce qui s'est
» passé ici , & des bruits qui en
» ont couru à son désavantage: je
» ne puis vous cacher que ce n'est
» qu'avec répugnance que j'ai la
» foiblesse de consentir à m'ex-
» poser aux reproches qu'un hon-
» nête homme doit éviter , &

„ qu'on pourroit me faire un
„ jour ; je sens que je ne survi-
„ vroy pas à la honte de passer
„ dans le monde pour avoir trom-
„ pé qui que ce soit , & sur-tout
„ un homme d'honneur qui ne
„ nous pardonneroit jamais , s'il
„ se croyoit blessé dans un point
„ si délicat : les suites n'en peu-
„ vent être que funestes au bon-
„ heur de ma fille , & à la tran-
„ quillité de notre vie. Faites
„ toutes ces réflexions , Mada-
„ me : engagés votre fille à les
„ faire elle-même ; & si elles ne
„ font point l'effet que je souhai-
„ terois qu'elles fissent sur vous
„ & sur elle , si enfin M. de
„ Charleval persiste dans le des-
„ sein qu'il paroît avoir de nous
„ honorer de son Alliance ,
„ croyés-moi , embrassés ce par-

» ti préférablement à tout autre :
» sa fortune est plus que suffisante ; son âge même offre un danger de moins pour l'avenir :
» songés que l'inconstance de la jeunesse , autorisée par les
» médisances du public , doit
» vous faire trembler l'une &
» l'autre. Au reste j'ai écrit à M.
» de Charleval , comme vous
» désiriez que je fisse ; c'est-à-dire ,
» que j'ai promis de lui porter moi-même mon consentement avant la fin du Carême ,
» s'il n'arrive point de changement dans ses sentimens , &
» s'il ne se rencontre point d'obstacles dans les arrangemens
» qu'il me propose. Pésés , je
» vous prie , bien sérieusement
» tout ce que je vous mande , &
» soyés persuadée que mes ré-

» flexions ne m'ont été dictées
» que par l'honneur & par la
» tendresse , avec laquelle je
» serai toute ma vie votre fidele
» mari , &c.

» P. S. J'embrasse ma fille :
» Madame Dorigny qui est tou-
» jours dans la douleur , vous
» présente ses respects , & fait
» de tendres complimens à sa
» chere sœur.

Ces lettres étoient arrivées ,
avant que M. de Richecour eût
reçu la réponse qu'il attendoit de
son pere : ma mere & ma sœur
commençoient à en être dans
l'impatience. Elles se procu-
roient de fréquentes occasions
d'aller en Ville , qui n'étoient
que des prétextes pour voir Ri-
checour , & pour entretenir sa
passion. Elles l'engagerent même

assés imprudemment à écrire de nouveau à son pere : la lettre de mon pere auroit dû leur sauver cette nouvelle imprudence ; mais elles n'en firent toutes deux qu'un cas assez médiocre : ses réflexions , toutes sensées qu'elles étoient , ne leur parurent que les reveries d'un homme timide , & par conséquent incapable d'avoir de grandes vûes. A l'égard de M. de Charleval , il pensa en homme franc & loyal , que la réponse qu'il recevoit de M. de Villiers étoit un consentement dans les formes , & qu'il ne s'agissoit que d'attendre les fêtes de Pâques , pour être aussi heureux qu'il se promettoit de l'être. Il prit donc le parti de continuer ses visites & ses soins : il devint même un peu plus hardi avec

Mademoiselle de Villiers ; il ne l'a nommoit que sa chere future , sa petite femme , &c. termes qui choquoient extrêmement la délicatesse de la belle de Villiers : mais bien-tôt elle fut trop heureuse de souffrir ces petites libertés. Le Chevalier Dorville ne mettoit pas les pieds au Château de Villiers , & son unique ressource pour voir sa sœur avoit été de se lier plus étroitement que jamais avec Richecour , quoique ce fût un Rival plus à craindre pour lui que son oncle : ne pouvant obtenir la belle de Villiers pour lui-même ; il désiroit au moins qu'elle ne lui enlevât pas la succession de M. de Charleval , & par conséquent que Richecour lui fût préféré. Ce dernier fut bien-

tôt informé par le Chevalier que son oncle avoit le consentement de M. de Villiers ; il en fut alarmé ; mais ma mere le rassura , en lui faisant entendre que ce consentement n'étoit que conditionnel ; qu'elle n'y donneroit jamais son aveu , & qu'au-sitôt qu'il auroit reçu celui de son pere , les choses changeroient de face ; sûre qu'elle étoit , disoit-elle , que M. de Villiers n'avoit prétendu qu'amuser M. de Charleval , & se donner du tems. Elle lut même à M. de Richecour quelques lignes de la lettre de mon pere , qui sembloient en effet autoriser le tour qu'elle y donnoit. Les choses en étoient là sur la fin du Carême , lorsque M. de Richecour reçut la réponse de son pere aux deux let-

tres qu'il lui avoit écrites. On verra cette réponse dans la suite. Mais alors M. de Richecour eut la discrétion de la cacher, & se contenta de dire à ma mere qu'il étoit au désespoir; que son pere refusoit absolument de consentir à son mariage avec Mademoiselle de Villiers; qu'il auroit toujours pour elle les sentimens les plus tendres & les plus respectueux: cependant il lui avoua qu'ayant trop d'intérêt à ménager l'amitié & la confiance de son pere, il croioit devoir cesser ses poursuites & dévorer ses regrets dans le silence, pour ne faire aucun tort à sa fille dans les établissemens qui ne manqueroient pas de s'offrir pour elle. On peut juger du dépit de Madame de Villiers à ce com-

pliment. Ma sœur n'en fut pas moins consternée, lorsque la mère le lui apprit. Elles sentirent alors la nécessité de ménager M. de Charleval, & elles y appliquèrent tous leurs soins : celui-ci crut de bonne foi avoir fait de grands progrès dans le cœur de Mademoiselle de Villiers ; il la trouvoit plus sensible à ses soins, plus attentive, plus caressante même ; il s'en félicitoit à tout propos : c'est un triomphe pour un homme de cinquante ans, de pouvoir se flatter d'inspirer de la tendresse à une jeune personne ; à plus forte raison, à une jeune personne, dont la beauté se fait par-tout mille adorateurs. M. de Charleval ne put s'en taire : on étoit à la fin du Carême ; mon pere ne pouvoit

tarder long-tems à venir lui tenir sa parole : il publia par tout son bonheur prochain , il en reçut les complimens. Madame & Mademoiselle de Villiers en reçurent elles-mêmes avec moins de plaisir que M. de Charleval : mais tandis qu'il s'occupoit à faire des préparatifs pour ses nôces, son neveu qui en avoit été informé, blessé dans son amour & dans les intérêts de sa fortune , porta malheureusement ses plaintes & ses regrets dans le sein de son ami Richecour. Cet ami ne put s'empêcher de le plaindre : il lui avoua qu'il ne tiendrait peut-être qu'à lui de rompre les vûes de son oncle sur le mariage qu'il projettoit ; mais en même-tems il ne lui cacha pas qu'il se faisoit quelque scrupule d'employer les

moyens qu'il avoit en main : le Chevalier Dorville étoit pressant , sa situation étoit critique & intéressante , il s'agissoit de sa ruine totale ; il supplia avec tant d'instance le discret Richecour , qu'il l'amena au point de cesser de l'être. Vaincu enfin par les larmes du Chevalier , Richecour consentit à lui faire voir la lettre qu'il avoit reçue de son pere : elle étoit telle que le Chevalier ne fut plus étonné que son ami eût fait une honnête retraite , & telle encore qu'elle devoit déterminer son oncle à l'imiter : mais il étoit pour cela nécessaire que M. de Charleval vit lui-même cette cruelle Lettre ; on permettoit à Dorville d'en parler sous le secret , & d'en révéler le contenu à son oncle. Mais M.

de Charleval pourroit-il ajouter foi à un rival malheureux, & à un héritier intéressé à rompre des nœuds qui devoient ruiner toutes ses espérances ? Dorville insista pour que la lettre lui fût confiée ; il promit avec serment qu'elle ne sortiroit pas de ses mains. La probité de Richecour, rare vis-à-vis des femmes dans un homme de son âge, eut beaucoup de peine à se démentir. Mais enfin l'intérêt du Chevalier Dorville qu'il aimoit, l'emporta sur la discrétion qu'il s'étoit promise à lui-même. Il remit cette fatale Lettre à son ami ; Dorville ne fut pas plutôt armé d'une pièce si essentielle, qu'il courut rejoindre son oncle à la Campagne. Mais avant de rendre compte des effets qu'elle

produisit , je dois apprendre à mes Lecteurs que mon pere ayant mis ordre à mes affaires & n'ayant trouvé aucune contradiction pour l'établissement de mes droits ; ayant de plus été informé par des lettres de Madame de Villiers , que conformément à ses vûes , elle avoit rompu avec le jeune homme dont elle lui avoit parlé dans sa précédente lettre ; qu'elle & sa fille étoient disposées à celles qu'il avoit sur M. de Charleval , & que M. de Charleval lui-même n'attendoit que son arrivée pour conclure une affaire dont ils étoient tous contents : je dois, dis-je , apprendre que mon pere étoit parti de Paris & qu'il se rendit à Villiers , le jour même de l'entretien de Richecour &

du Chevalier Dorville , dont je viens de rendre compte. Dès-que mon pere fut arrivé , il envoya faire part de son retour à M. de Charleval. Il étoit avec son neveu lorsqu'il reçut le compliment de mon pere ; & sur le champ , il lui fit dire pour toute reponse qu'il étoit un peu incommodé , & qu'il le prioit de vouloir bien venir diner avec lui le lendemain : M. de Villiers s'y rendit , sans prévoir ce nouveau malheur & l'humiliation qui l'y attendoit. Charleval remit adroitement après le dîner à parler d'affaires ; mais dès qu'on fut hors de table , il s'enferma avec mon pere & lui tint ce discours.

„ Si je ne vous respectois pas ,
„ Monsieur , autant que je le fais
„ & si je n'avois pour vous l'esti-

» me la plus tendre & la plus fin-
» cere, je me contenterois de
» vous dire que j'ai fait de sérieu-
» ses réflexions sur l'alliance que
» nous avions projetée ; mon
» âge me fourniroit seul un pré-
» texte très-raisonnable, & vous
» vous porteriés sans peine à
» l'approuver : mais, Monsieur,
» il faut que je vous afflige, &
» je le suis d'avance du coup que
» que je vais vous porter ; ce n'est
» ni mon âge, ni mes réflexions,
» ni l'inconstance de mon cœur,
» qui me forcent à vous retirer
» aujourd'hui ma parole : vous
» n'en auriés jamais scû la rai-
» son, si je ne croyois votre
» honneur engagé à faire en sorte
» que ce qui vient de m'ouvrir
» les yeux ne paroisse jamais à
» d'autres yeux que les vôtres.

„ C'est une lettre , Monsieur ,
 „ que M. de Richecour a écrite
 „ à son fils , que ce jeune hom-
 „ me avoit eu la discrétion de
 „ ne montrer à personne , mais
 „ qu'il a eu la foiblesse de con-
 „ fier à mon neveu , plus par in-
 „ térêt pour son ami , que par
 „ estime pour moi ; il a même
 „ exigé sa parole d'honneur de
 „ la lui remettre en main pro-
 „ pre , & de ne la laisser lire
 „ qu'à moi seul : je puis vous
 „ la faire voir ; mais c'est du jeu-
 „ ne Richecour que vous devés
 „ la retirer : son procédé sur cer-
 „ te lettre me persuade qu'il est
 „ incapable d'en avoir un mau-
 „ vais avec vous ; lisés , Mon-
 „ sieur , & me conseillés vous-
 „ même : je sçai combien vous
 „ êtes à plaindre ; mais je sçai

„ aussi que vous me donnerés
„ les conseils qu'en cette occa-
„ sion vous suivriés vous mê-
„ me.

Mon pere reçut en tremblant cette Lettre cruelle ; il ne put la lire sans répandre un torrent de larmes , sans rougir de honte , & sans être de nouveau accablé de ses disgraces passées. M. de Charleval en eut une vraie pitié. Dès que mon pere eut fini sa lecture , il dit en pleurant amèrement à M. de Charleval :

„ Monsieur , vous me deman-
„ dés des conseils ; mais votre
„ parti doit être pris : ma fille ,
„ toute innocente qu'elle est ,
„ ne l'est point assés pour être
„ digne de vous ; mais permet-
„ téz que le plus malheureux
„ pere qui soit au monde implo-

„ re de vous une grace à son
 „ tour ; c'est le secret que je
 „ vous demande ; c'est d'impo-
 „ ser la même discrétion à M.
 „ votre neveu ; c'est que mon
 „ infortune ne nuise point à l'a-
 „ mitié que je vous prie de me
 „ conserver ; c'est enfin que vous
 „ me permettiés d'accompagner
 „ sur le champ M. le Chevalier
 „ Dorville chez M. de Riche-
 „ cour : je tomberai s'il le faut
 „ à ses genoux pour obtenir de
 „ lui ce triste monument des
 „ malheurs de ma fille.

„ Ça été mon intention, Mon-
 „ sieur, lui répondit M. de Char-
 „ leval ; comptés sur ma discrétion , sur celle de mon neveu ,
 „ sur une estime , sur une con-
 „ sidération que rien n'altérera
 „ jamais. Cependant je dois

» vous demander une permis-
» sion qui importe sur-tout à
» l'honneur de Mademoiselle
» de Villiers : ne désapprouvés
» pas que je me plaigne haute-
» ment que vous m'ayés manqué
» d'égard dans la recherche que
» j'ai faite de Mademoiselle vo-
» tre fille , & qu'en un mot vous
» m'ayés refusé l'honneur de
» votre alliance ; bientôt des
» amis communs s'empresseront
» à renouer entre nous un com-
» merce d'amitié qui me fera
» toujours bien cher.

Mon pere comprit assés toute la délicatesse de cette façon de penser de M. de Charleval ; il en fut pénétré de reconnoissance. Le Chevalier Dorville fut appelé : son Oncle lui fit une leçon tendre & patétique sur la discrétion qu'il exigeoit de lui ;

il y mit un prix dont le jeune Dorville n'avoit pas besoin pour se porter à une action louable , après quoi mon pere partit avec lui pour la Ville de * * *. Ils allerent descendre ensemble chés M. de Richecour. Celui-ci fut d'abord surpris de voir M. de Villiers avec son ami Dorville ; mais le Chevalier l'ayant mis au fait de ce qui venoit de se passer chés M. de Charleval , en lui remettant la Lettre qu'il lui avoit confiée , Richecour la présenta de lui même à mon pere , en l'assurant que les intérêts seuls du Chevalier Dorville l'avoient contraint de la confier à un ami sur la discrétion duquel il devoit compter.

» Je voudrois , ajouta-t-il ,
» Monsieur , avoir de moins

» tristes sacrifices à vous faire ;
» vous voyés au moins , Mon-
» sieur , dans cette Lettre , & ce
» ne doit pas vous être un témoi-
» gnage suspect , l'estime singu-
» liere que mon pere fait de
» vous , & les vœux qu'il m'au-
» toriseroit à former , si j'en ob-
» tenois un jour votre permis-
» sion , & l'aveu de quelqu'un
» qui doit vous être bien cher.
» Ce sentiment , Monsieur , est
» la seule cause qui m'a fait dis-
» férer à brûler cette Lettre , &
» doit vous assurer de l'éternel
» silence que mon ami & moi
» nous vous promettons de gar-
» der sur une affaire qui nous
» intéresse tous.

Mon pere répondit à tant
de politesses & de générosité
par l'expression de la plus tendre

dre reconnoissance , & partit plus tranquille pour se rendre à Villiers. Sa premiere idée avoit été de faire voir cette Lettre à sa femme & à sa fille ; mais faisant réflexion sur la fureur qu'elle causeroit à Madame de Villiers, sur le danger de renouveler la honte de sa fille, sur la crainte qu'elle ne fût pas maîtresse de la cacher aux yeux de Richecour , de Dorville & de Charleval même lorsqu'elle se trouveroit en leur présence , enfin sur leur commune indiscretion : il résolut de ne leur en pas parler, & se contenta de leur dire que M. de Charleval ne s'étant point expliqué avec lui d'une façon convenable sur les avantages qu'il avoit fait espérer à sa fille , ils s'étoient réc

II. Partie.

E

proquement rendu leurs paroles. Cette nouvelle n'attrista que médiocrement Madame & Mademoiselle de Villiers ; elles aimoient à se flatter de plus hautes espérances : elles se contenterent d'honorer d'un souverain mépris le pauvre M. de Charleval , tandis que de sa part il cherchoit à les dérober à celui du public.

Dès que mon pere fut seul , il relut plus tranquillement la Lettre du pere de M. de Richécour ; & comme il n'avoit rien de caché pour moi , que d'ailleurs je sçavois qu'il étoit parti de Paris dans le dessein de marier au plutôt ma sœur avec M. de Charleval , & qu'il y avoit dans cette Lettre des choses qui pouvoient me faire naître l'idée

de former un nouvel engagement, il ne balançoit point en me donnant l'avis du changement qui étoit arrivé dans les sentimens de M. de Charleval, de confier à ma discrétion la Lettre qui en avoit été la véritable cause.

Je devrois peut-être me dispenser de copier ici cette Lettre, sinon par la raison qu'on y trouvera un éloge de moi dont ma vanité a pû être flattée, du moins pour les détails peu avantageux de la conduite de Madame & de Mademoiselle de Villiers : elle ne doit rien apprendre aux Lecteurs qui puissent les dégrader à leurs yeux plus qu'elles ne l'ont été, par ce que j'ai déjà été contrainte d'en dire ; on y verra au contraire ce

qu'un honnête homme pense des malheurs d'autrui, & combien il est porté à justifier ce que le public condamne souvent avec trop de légèreté. Mais ces mêmes Lecteurs se plaindroient peut-être que j'eusse privé leur curiosité de la Lettre d'un pere raisonnable, & de la cause des changemens dont j'ai rendu compte, sans qu'on ait pû juger s'ils étoient en effet bien fondés.

La voici donc cette Lettre, telle que mon pere me l'envoya dans celle qu'il m'écrivit alors.

Lettre de M. de Richecour à son Fils.

» J'ai reçu, mon Fils, les deux
» Lettres que vous m'ayés écri-

» tes. J'aurois fait réponse à la
 » premiere dans son tems, si je
 » n'avois voulu me donner celui
 » d'être bien informé du mérite
 » de l'alliance que vous me pro-
 » posés : elle est sans contredit
 » du côté de la naissance peut-
 » être au - dessus de ce que la
 » vôtre peut prétendre , & vous
 » avés raison, mon Fils, de pen-
 » ser que lorsqu'il s'agira de vous
 » choisir un parti sortable , je
 » serai moins attentif aux ri-
 » chesses qu'au mérite person-
 » nel , & même qu'à votre pro-
 » pre inclination : mais cette
 » inclination , mon cher Fils , il
 » faut qu'elle soit bien placée ;
 » il n'y a même rien contre quoi
 » le cœur d'un jeune homme
 » de votre âge doive être plus
 » en garde, que l'éclat trompeur

» & passager de la beauté. Je
» suis enfin bien informé que
» celle de Mademoiselle de Vil-
» liers , dont vous me parlés , a
» séduit bien des personnes qui
» valloient mieux que vous ;
» mais cela même a peut-être
» plus nui à sa réputation que
» sa propre conduite ; & pour
» que vous ne me soupçonnies
» pas d'user en cette rencontre
» avec vous d'une autorité , ou
» capricieuse , ou trop absolue ,
» je veux bien vous rendre un
» compte exact des découver-
» tes qu'il ne m'a pas été diffi-
» cile de faire dans une Ville ,
» où par malheur , Madame &
» Mademoiselle de Villiers n'ont
» fait que trop de bruit. Sçachés
» donc , mon Fils , que Madame
» de Villiers passe ici dans tous

„ les esprits pour une folle &
„ pour une Coquette fieffée. Sa
„ maison , ou plutôt celle de
„ son pere , a toujours été une
„ maison de jeu & de plaisir ; &
„ depuis que Madame de Vil-
„ liers est venue à Paris , ç'a été
„ le rendez-vous de gens de tou-
„ tes les espèces , depuis la plus
„ haute Noblesse jusqu'à la Ro-
„ ture. Je me garderois , mon
„ Fils , de vous dire rien de plus ,
„ si je n'avois pas dessein de gué-
„ rir votre imagination d'un
„ goût violent que je ne puis ap-
„ prouver , & qu'en effet je
„ n'approuverai jamais. Jugés
„ vous-même sur ce que je vais
„ vous dire sous un secret invio-
„ ble , si j'ai tort de vous parler
„ aussi affirmativement. Made-
„ moiselle de Villiers passe ici

104 LA LAIDEUR

„ publiquement pour avoir été
 „ livrée par sa mere à un Sei-
 „ gneur de la Cour. Je me gar-
 „ de bien d'ajouter foi à des bruits
 „ si injurieux ; mais par malheur
 „ ces bruits sont récents , & ce
 „ qui sert à les confirmer , c'est
 „ qu'il est certain que Made-
 „ moiselle de Villiers a été en-
 „ levée au Bal de l'Opéra ;
 „ qu'elle a suivi ce même Sei-
 „ gneur , & que feu M. Dorigny ,
 „ son beau - frere , brave Offi-
 „ cier , & homme de Condition ,
 „ a été assassiné en voulant la
 „ reprendre des bras de son Ra-
 „ visseur. Il est encore certain
 „ qu'elle a été conduite par le
 „ Guet chés le Commissaire ***
 „ qui m'a rendu compte de cet-
 „ te aventure. Voilà , mon Fils ,
 „ quelle est la personne à la-

„ quelle vous vouliés unir pour
„ jamais votre destinée. Encore
„ une fois , je n'ai garde , &
„ vous devés vous garder vous
„ même de croire que cette De-
„ moiselle ait fait tort à sa ver-
„ tu ; mais elle en a fait à sa
„ réputation , qui pour une
„ femme , est un bien presque
„ aussi précieux que la vertu
„ même. Enfin , mon Fils , je
„ vous recommande en vous ex-
„ cusant auprès de M. & , de
„ Madame de Villiers sur le re-
„ fus de mon consentement de
„ conserver pour eux , & sur-
„ tout pour M. de Villiers , tout
„ le respect & l'estime que vous
„ lui devés. C'est un des plus
„ honnêtes hommes qu'on con-
„ noisse ; tout le monde lui rend
„ cette justice , & pour vous

E v

„ prouver que je me serois tenu
„ honoré de son alliance , je
„ voudrois , mon Fils , que la
„ jeune Madame Dorigny , sa
„ fille , voulût agréer votre hom-
„ mage & vos services. Je con-
„ nois peu de femmes à Paris
„ aussi respectées & aussi respec-
„ tables qu'elle l'est : il n'est
„ bruit ici que de ses vertus ,
„ de son esprit & de ses talens.
„ On dit qu'elle n'est pas à beau-
„ coup près aussi belle que sa
„ sœur ; mais en même tems on
„ dit qu'elle est infiniment plus
„ aimable. Je souhaite , mon
„ Fils , que vous la connoissiez ,
„ & que vous puissiez un jour lui
„ plaire ; son mérite me feroit
„ oublier les malheurs de sa fa-
„ mille , comme la Cour & la
„ Ville les oublient dès qu'il est

„ question de Madame Do-
 „ rigny. Adieu, mon cher Fils,
 „ que ceci soit pour vous seul ;
 „ rien après notre honneur ne
 „ doit nous être si cher que ce-
 „ lui d'autrui.

„ Je vous embrasse bien ren-
 „ drement, mon Fils, & suis

Votre Pere.

Mon pere après avoir fait par-
 tir cette Lettre, alla passer quel-
 que tems dans ma terre. Pen-
 dant son séjour il ne s'occupa
 qu'à mettre dans les comptes de
 mes Fermiers le même ordre
 qu'il avoit déjà mis dans mes au-
 tres affaires. Madame & Made-
 moiselle de Villiers profiterent
 de son absence pour faire quel-
 ques voyages dans la Ville de
 * * *. M. de Charleval y joua le
 rôle qu'il s'étoit promis ; Made-

moiselle de Villiers le bouda, & ne traita gueres mieux M. de Richecour. Pour le Chevalier, il n'en étoit plus question, & ma sœur étoit toute disposée à recevoir & à souffrir même les nouveaux hommages qu'on ne pouvoit manquer de lui offrir. Enfin, le hazard ou plutôt sa mauvaise fortune fit arriver à la la Ville de *** un homme de très-bonne maison, que quelques affaires concernant une succession y avoient conduit, & y firent séjourner. On le nommoit le Baron d'Aubecourt; il se présenta dans la Ville d'un air assés brillant. Il avoit trente ou trente-deux ans au plus: il étoit d'une taille avantageuse; & ce qu'on pouvoit dire de mieux de sa phisionomie, c'est

qu'il l'avoit noble , mais dure & fiere. Il vit Mlle de Villiers, & d'abord elle fit sa conquête : elle se conduisit mieux en cette occasion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. M. le Baron d'Aubecourt avoit les passions trop vives pour se rebutter d'une conduite réservée ; une chose aida même à le déterminer. L'estime qu'on avoit pour mon pere , pouvoit devenir utile à ses affaires. Il parla de mariage. Alors il fut mieux reçu , ma mere ne voulut pas manquer encore cette occasion ; mon pere moins content qu'excédé des écarts & de la persécution de sa femme & de sa fille, consentit, quoi qu'à regret, d'y donner les mains. Le Baron étoit d'une maison connue , il possédoit de belles terres ; en un

mot on le croyoit riche , & après quelques enquêtes & les préliminaires ordinaires des mariages , ma sœur devint enfin Madame la Baronne d'Aubecourt. Helas ! la joie de ce mariage ne dura qu'autant que l'affaire du Baron : il la perdit , son humeur s'en prit à tout le monde. Ce qu'il y eut de plus cruel pour ma sœur , son mari devint bizarre & jaloux de son ombre. On apprit aussi bien-tôt que presque tout son bien étoit saisi , & chargé de dettes pour le moins aussi considérables que les fonds sur lesquels elles étoient hypothéquées. Ses terres étoient tombées dans un dépérissement total , & leur valeur actuelle ne pouvoit plus suffire qu'à peine à satisfaire ses créanciers & ceux de sa maison.

En un mot , M. d'Aubecourt ne se soutenoit dans le monde que par d'odieuses chicanes, & ne vivoit que de quelques provisions qu'il avoit eu jusqu'alors le crédit ou l'adresse de se faire adjudger. Dans cette triste situation ma sœur fut encore persécutée pour s'engager à de nouveaux emprunts ; mais comme elle n'étoit point majeure , mon pere , comme son Tuteur naturel , refusa d'y consentir. Il la fit séparer de biens, & bientôt M. d'Aubecourt se trouva heureux de pouvoir se débarrasser de sa femme, en consentant qu'elle se retirât dans un Couvent , sans y être à sa charge. Heureusement pour elle , le seul fruit qu'elle eut de cette triste union , mourut presque en naissant. Tel fut

& tel est aujourd'hui le sort de la belle de Villiers. J'ai tâché & je fais encore mon soin le plus cher de l'adoucir, en lui donnant tous les secours dont elle peut avoir besoin, & que la fortune dont je jouis me met à portée de lui procurer.

Je n'ai point interrompu tout ce qui a eu rapport à la destinée de ma sœur, pour ne point jeter de confusion dans ce qui me reste à dire des événemens de ma vie, qui m'ont conduit à l'état heureux & solide dont je jouis aujourd'hui.

Le Lecteur m'a laissée dans l'accablement d'une douleur bien vive & bien amère : la perte de M. Dorigny me fut long temps présente & sensible ; mais enfin le tems & la raison, comme je

l'ai déjà avoué , plus encore la rendre amitié de Madame de Francheville , celle de sa mere , de son frere & de sa belle-sœur , firent succéder un genre de consolation bien douce à la triste impression qui me restoit de la perte que j'avois faite : je ne voulus point , il est vrai , revoir les lieux que j'avois habités avec M. Dorigny ; mais j'obtins d'aller passer au Convent avec la Marquise de Beaumont , le reste du temps qu'elle avoit résolu d'y demeurer pendant la premiere année de son deuil : il y en avoit alors à peine la moitié d'écoulée.

J'y vis quelquefois le vieux Comte de Saint Furcy ; mais il ne me parla jamais de son fils , & j'étois peu disposée à lui en parler moi-même. Cependant j'ap-

pris par le Marquis de Beaumont, qu'il étoit tombé dangereusement malade, depuis le moment où sa présence, comme je l'ai dit, me sauva peut-être la vie ; je fus sensiblement touchée de cette nouvelle. L'exactitude du jeune Marquis son ami à m'instruire tous les jours de son état, me dispensa de la nécessité de m'en informer : j'appris donc que le jeune Comte étoit soupçonné d'avoir le foie attaqué, & que de grands chagrins devoient en avoir été la cause. Je frémis de penser que j'eusse pû y contribuer. Enfin plus cette maladie fut longue & dangereuse, plus elle vint à bout de réveiller dans mon ame un sentiment que l'honneur seul m'avoit fait étouffer, & qu'il n'étoit

plus en état de combattre : je ne cherchai pas moins à le détruire , par les mêmes réflexions & les mêmes craintes qui me l'avoient fait sacrifier à M. Dorigny ; mais mon cœur n'étoit pas fait pour s'endurcir à la vûe des maux que je m'accusois d'avoir causés moi-même à un homme qui le premier , & le seul alors , m'avoit paru si digne de tout mon attachement.

Je dévorai long tems cette secrète peine , qui mettoit à tout moment la décence de mon état en contradiction avec mon cœur, & ma raison en opposition avec moi-même. Mon cœur céda cependant , ou plutôt je cédaï moi-même à ces cruels ennemis de ma tranquillité ; mais lorsque je me représentois que S. Furci

en me rendant à toute ma douleur, m'avoit en même tems rendue à la vie, je me reprochois la fermeté, que dis-je ? la dureté de mes résolutions, & j'envisageois avec horreur la cruelle nécessité qu'un devoir, sans doute trop austere, s'efforçoit de m'imposer. Voilà quelles étoient & quelles furent long-temps les pensées que le danger du jeune Comte de S. Furcy fit succéder à ma douleur. Plus de trois mois de mon veuvage s'étoient déjà passés dans cette cruelle alternative de sentimens également douloureux, quand M. le Marquis de Beaumont après avoir vû Madame sa mere, demanda à m'entretenir en particulier ; je frissonnai des nouvelles dont je craignois qu'il

n'eût à m'instruire, tant il me parut défait & embarrassé.

» Ah ! Monsieur, lui dis-je, en
» l'abordant , si c'est quelque
» nouveau malheur , que vous
» ayés à m'annoncer , par pitié
» daignés ne me le pas apprendre.

» Non ; Madame, me répon-
» dit le Marquis , & celui qui
» m'envoie feroit bien moins
» à plaindre , s'il avoit été té-
» moin du sentiment d'intérêt ,
» que vous venés de me laisser
» appercevoir pour lui. Les Mé-
» decins croient avoir actuelle-
» ment moins à craindre pour sa
» vie : mais la véritable cause de
» ses maux ne leur est pas connue,
» & n'est pas de leur ressort ; il
» n'y a que moi dans le monde,
» à qui S^r Furcy l'ait confiée , il

» n'y a que vous qui puissiez le
» rendre à la vie & à ses amis.

» Moi ! Monsieur , lui répon-
» dis-je : Ciel , qu'osés vous me
» dire ? Helas ! Songés-vous à
» l'état où je suis ?

» Ecoutez moi de grace , Ma-
» dame, me dit le Marquis ; non
», vous n'êtes point assés barbare,
», pour refuser à mon ami , à un
», homme à qui vous devés vous-
», même la vie , le foible secours
» que j'ose vous demander pour
», la lui rendre. Il n'est pas ques-
», tion , Madame , qu'il ose se
», présenter à vous. Helas ! quand
», même vous lui accorderiés cer-
», te faveur , S. Furcy ne seroit
», pas en état d'en jouir ; mais il
», lui est permis d'écrire : ne lui
», refusés pas la légère consola-
», tion de vous exposer par cette

„innocente voie l'état malheu-
 „reux auquel il est réduit. Je
 „ne lui ai point caché la part
 „que vous y avés prise, voulés-
 „vous qu'il m'accuse de lui en
 „avoir imposé ? Daignés, Ma-
 „dame , par pitié pour lui , par
 „amitié pour moi , ne vous point
 „opposer à la demande que j'os-
 „se vous faire.

„Helas, Monsieur, lui répon-
 „dis-je , où me réduisés-vous ?
 „Que me demandés-vous ?

„Que vous me pardonniés ,
 „me dit-il, en me présentant une
 „lettre : que vous lisiés ce que
 „S. Furcy vous écrit : que vous
 „lui fassiés réponse , dûssiés-
 „vous lui prononcer son Arrêt ;
 „sa vie est en vos mains , votre
 „refus , votre silence , la lui ra-
 „viront sûrement , & votre

„ main peut la lui conserver ,
„ ou du moins la lui ravir d'une
„ façon moins douloureuse &
„ moins barbare. “

Ma surprise , mon saisissement ,
mes larmes , jetterent la confu-
sion dans mon ame. De tous les
sentimens dont je dûs être agitée ,
celui de la pitié fut le seul au-
quel j'eus la force de m'aban-
donner. Je reçus la lettre de S.
Furci d'une main tremblante ,
sans oser lever les yeux sur le
Marquis de Beaumont ; je lui
dis d'une voix timide , & avec
une honte qui ne devroit être
faite que pour le front des cou-
pables :

„ Allés , Monsieur , dites à vo-
„ tre ami que j'ai reçu sa lettre ,
„ que je la lirai . . . Si je puis y
„ répondre , je le ferai ; mais di-
tes

„ tes-lui du moins qu'il prenne
„ soin de sa vie.

„ Je vais la lui rendre , Ma-
„ dame , me dit le Marquis en
„ me quittant.

Dès que je me trouvai seule dans ma chambre , je fus à la vérité frappée par un secret repentir de la complaisance que j'avois eue , & par l'espèce d'engagement que je venois de prendre ; mais ce sentiment ne put rallentir la curiosité , peut-être même l'impatience , de lire la lettre du malheureux S. Furcy , dont je vais tracer ici la fidelle copie.

„ J'ai besoin , Madame , de
„ toute la pitié , dont je con-
„ nois votre ame capable , & que
„ mon etat doit inspirer , pour
„ oser prendre la liberté de vous

II. Partie.

F

„ écrire ; mais n'imaginés pas
„ que j'eusse eu cette audace,
„ si la tendre compassion de
„ mon ami ne m'y eût forcé :
„ rendés-moi cette justice, Ma-
„ dame , n'augmentés pas par
„ vos soupçons des malheurs
„ que je ne supporte qu'à peine,
„ & que je n'ai pas long-temps à
„ supporter. Helas ! c'est peut-
„ être en vain que je cède aux
„ importunités de M. le Mar-
„ quis de Beaumont. Plus j'exa-
„ mine ce que je pense , ce que
„ je sens , moins j'ai la hardies-
„ se de vous entretenir : le seul
„ sentiment que je me croye
„ permis en vous écrivant , c'est
„ celui de la reconnoissance.
„ Vous avés été sensible à mes
„ maux ; il ne doit pas m'être dé-
„ fendu de vous en rendre graces.

„ Si la cause de mon état & de
„ mes malheurs avoit pu vous
„ être aussi inconnue qu'elle l'est
„ à ceux qui s'empreslent à me
„ soulager, j'aurois voulu mourir
„ sans vous exposer à me plain-
„ dre, ou à me regretter. Non,
„ Madame, une ame aussi fran-
„ che, aussi tendre, aussi sin-
„ cere que la mienne n'a pû se
„ tromper sur la candeur de
„ la vôtre. Je vous ai été cher,
„ moins, à la vérité, que votre
„ raison, moins que votre de-
„ voir. Eh ! ne leur avés-vous
„ pas fait d'assés longs sacrifices ?
„ qu'ont-ils encore à vous de-
„ mander ? Pardon, Madame,
„ je sens que j'en dis plus que je
„ ne dois, plus que je n'ai vou-
„ lu dire ; mais un seul mouve-
„ ment de votre indignation

124 LA LAIDEUR

» peut vous venger , & mettre
» hors d'état de vous offenser
» jamais un homme qui ne peut
» vivre que pour vous , & qui
» doit désirer la mort , s'il a le
» malheur de mériter votre dis-
» grace. » S. Furcy.

Je ne pus lire cette lettre sans la baigner de mes larmes ; je n'éprouvai que trop que toute ma raison étoit sans pouvoir contre l'attendrissement de mon cœur : je me sentoiss assés de force pour le contraindre au silence ; mais je n'en trouvois point pour condamner un sentiment qui n'avoit rien d'illégitime dans S. Furcy , & que le temps enfin devoit un jour me rendre permis. Aussi étois-je moins embarrassée de ma façon de sentir que de celle de

m'exprimer : je ne voulois dire dans ma réponse que ce que la décence , que ce que l'incertitude de l'avenir pouvoient me permettre ; en un mot , que ce que je sentoie être nécessaire pour conserver les jours du jeune S. Furcy , sans trop nourrir & sans éteindre tout-à-fait ses espérances. Il est vrai que le caractère inflexible du Comte son pere me les faisoit croire frivoles & mal fondées ; je pris donc la résolution d'y répondre. Voici à peu près la lettre que j'envoyai le lendemain au Marquis de Beaumont , pour la remettre lui-même à son ami.

» Si je ne rendois à votre ver-
 » tu , Monsieur, la même justice
 » que vous daignés rendre à la
 » candeur de mon ame , je n'au-

„ rois pas pris sur moi de rece-
„ voir votre lettre, encore moins
„ d'y faire réponse, dans les cir-
„ constances d'une perte aussi ré-
„ cente. Ce n'est, Monsieur, ni
„ pour vous tromper, ni pour
„ me peindre plus sensiblement
„ touchée que je ne le suis en
„ effet, que je vous rappelle un
„ souvenir que le tems, la raison
„ n'ont point encore assés effacé
„ de mon ame; je sçais qu'ils doi-
„ vent en venir à bout, & ce que
„ la décence seule devoit m'em-
„ pêcher de faire aujourd'hui,
„ un jour la raison pourra me
„ le permettre : je n'ai pas be-
„ soin des sentimens que je croi-
„ rois peut-être alors m'être per-
„ mis, pour m'intéresser vive-
„ ment à votre état ; l'idée d'en
„ avoir pû être innocemment

„ la cause , m'afflige bien fin-
 „ cérement : mais , Monsieur ,
 „ vous sçavés à quelle autorité je
 „ me suis soumise ; vous etiés ,
 „ vous êtes encore sous les loix
 „ d'une autorité pareille, de quel-
 „ le espérance pouvions - nous
 „ & pourriés-vous encore vous
 „ flatter ? Soyés content , Mon-
 „ sieur , de ce que je vais vous di-
 „ re : je sçais que je vous dois la
 „ vie ; & puisque vous vous sou-
 „ venés de m'avoir été cher, vous
 „ devés penser que ma recon-
 „ noissance n'est pas le seul sen-
 „ timent qui m'engage à vous ex-
 „ horter , à vous demander avec
 „ instance de prendre soin d'une
 „ vie qui est chere à vos amis.

Villiers Dorigny.

Le Marquis de Beaumont n'eut pas plutôt remis ma lettre à son

ami , qu'il vola chés moi , guidé par l'impatience de m'en apprendre le succès , autant que par la prière de M. S. Furcy.

» Voyés , me dit-il en me re-
» mettant un billet ; voyés , Ma-
» dame , les miracles que vous
» êtes capable de faire.

Je pris le billet de S. Furcy , je ne feignis point même de le lire en sa présence : Voici ce que j'y trouvai.

» Je vivrai , Madame : vous
» me l'ordonnés , cet ordre seul
» pouvoit me rendre à la vie ;
» mais ce seroit en vain que je
» voudrois vous obéir , s'il ne
» m'étoit pas permis d'espérer de
» vivre pour vous : s'il est vrai
» que la raison puisse vous par-
» ler un jour en ma faveur , l'au-
» torité dont vous me menacés

» ne fera peutêtre pas invincible
» à la tendresse ; permettés-moi
» de m'en flatter.

» Je n'ai pas voulu , Madame,
» me dit le Marquis , que mon
» ami vous en dît davantage , je
» lui ai arraché le papier des
» mains ; j'avois trop d'impac-
» tience de vous revoir , & trop
» de crainte qu'il ne s'échauffât
» la tête en vous écrivant plus
» au long , comme il eût sans
» doute voulu faire : j'ai calmé
» vos inquiétudes communes, ce-
» la me suffit pour le présent ;
» pardonnés-moi désormais si je
» mets tout en œuvre , pour par-
» venir à faire votre commun
» bonheur.

Vous êtes fol , Marquis , lui
dis-je en riant , comme il se le-
voit pour passer chés sa mere.

Elle se dispoſoit à partir bien-tôt pour aller paſſer le reſte de ſon veuvage au Château de Beaumont, & elle avoit même arrangé que je ferois le voyage avec elle. Il y avoit déjà quelque tems que j'avois reçu la lettre dans laquelle mon pere m'avoit envoyé celle du pere de Richecour, dont j'ai fait mention en parlant du mariage de ma ſœur, duquel je venois auſſi d'être informée. J'avoue que j'avois fait bien moins d'attention à ce qu'il y avoit d'obligéant pour moi dans la lettre de Richecourt, que je n'en fis au billet de Saint Furcy & à la vivacité du Marquis de Beaumont; je conviens de bonne foi, que ce fut le premier baume qui entra dans mon ame. De ce moment mes idées devinrent moins

lugubres & moins noires ; il est vrai que je concevois peu d'espérance , mais je jouissois au moins de la douceur de sçavoir que M. de S. Furcy prenoit tous les jours de nouvelles forces : je me flattois d'avoir contribué au rétablissement de sa santé ; cette seule pensée me sembloit suffire à mon bonheur , mais il devoit encore être altéré plus d'une fois. Le premier chagrin que j'éprouvai , ce fut la nécessité de partir avec la Marquise Douairiere de Beaumont , sans avoir vû le jeune Comte de S. Furcy. La Marquise ne voulut faire aucune visite avant son départ , elle reçut dans son Couvent les adieux de sa famille & de ses amis : le vieux Comte de S. Furcy vint comme les autres lui souhaiter un bon

voyage ; il me fit l'honneur de me voir : je ne m'apperçus d'aucune diminution de ses bontés pour moi ; il me dit même qu'il falloit penser à me remarier ; que jouissant actuellement d'une fortune fort honnête , je pourrois trouver un très-bon parti ; qu'il feroit charmé de me le procurer ; qu'il me regardoit toujours comme sa fille , & qu'il devoit s'intéresser à mon sort : mais enfin je ne vis point son fils. Comme je ne pouvois en accuser son indifférence , je me mis dans la tête qu'il étoit moins bien que son ami ne vouloit me le faire croire : un petit billet qu'il me fit rendre le jour même de notre départ , devoit ou dissiper mes inquiétudes sur son état , ou me faire penser qu'il vouloit me le cacher sous le

prétexte d'une contrainte dont il n'avoit pas été le maître : c'est aussi l'effet qu'il fit sur moi , c'est à-dire qu'il me laissa dans mes doutes.

» On m'apprend , Madame ,
 » m'écrivoit-il , que vous partés
 » demain: si j'avois été le maître
 » de faire ma volonté, j'aurois eu
 » le bonheur de vous voir avant
 » votredépart; mais l'autorité qui
 » m'en prive n'en aura jamais af-
 » sés sur mes sentimens pour les
 » contraindre , ils vous sont tous
 » dévoués, foyés-en certaine. Je
 » ne vous demande en ce mo-
 » ment aucun gage des vôtres :
 » il doit me suffire de vous con-
 » noître pour être tranquille ;
 » votre cœur est incapable de dé-
 » guisement & d'inconstance :
 » vous ne m'auriés pas permis de

» vivre pour vous , si vous aviez
» dessein de vivre pour un autre.
» Je vais ne m'occuper que de
» vous pendant votre absence, &
» ne travailler qu'à me rendre
» digne du bonheur d'être à
» vous. S. Furcy.

Je partis avec cette légère consolation, que les assurances mêmes du Marquis de Beaumont ne pouvoient rendre assez solide pour en séparer mes inquiétudes. Dès que Madame de Beaumont fut arrivée chés elle, elle y fut visitée par tous ses voisins de Ville & de campagne. J'eus la satisfaction d'y voir mon pere, de m'entretenir longuement avec lui sur tout ce qui avoit rapport à mes affaires & à ma famille. Ce fut dans cet entretien qu'il m'ap-

prit tout ce qu'il n'avoit pû me mander des circonstances du mariage de ma sœur : il commençoit à en être peu content , il en prévint avec moi les suites , dont j'ai déjà rendu compte. C'est ce que j'eus bien-tôt lieu de juger moi-même , lorsque ma mere présenta M. le Baron d'Aubecour , & ma sœur à la Marquise : le Baron me parut inquiet , ma sœur triste & abbattue. Cependant Madame de Villiers faisoit sonner haut la grande alliance qu'elle avoit sçu faire. Elle parloit avec éloge de l'union de son gendre & de sa fille ; mais elle n'avoit pas encore long tems à jouir de cette espèce de triomphe, comme je l'ai déjà dit. M. de Richecour se fit aussi présenter chés la Mar-

quise ; il me fit l'honneur d'avoir pour moi des attentions marquées, & des égards particuliers : je les reçus avec politesse , sans faire alors réflexion à ce que j'avois vû pour moi dans la lettre de son pere. Je causai avec lui familièrement : je ne sçais s'il me trouva de l'esprit , mais je lui en trouvai , même du bon sens , de la raison , & des principes de vertu ; je louai toutes ses bonnes qualités , si rares dans un homme de son âge : il reçut mes louanges avec cet air d'embarras que fait ordinairement naître la modestie. C'est ainsi que j'en jugeai : si j'y fus trompée , il y a apparence qu'il se trompa lui même à l'accueil qu'il avoit reçu de moi , comme j'eus bientôt lieu de le penser.

Il y avoit près d'un mois que nous étions à Beaumont , je n'avois point encore été prendre possession de ma terre : mon pere m'engagea à y venir passer quelques jours avec lui ; c'étoit me proposer une partie trop agréable & trop chere pour la remettre : la Marquise y consentit, m'y excita même. Deux jours après que je fus chés moi, mon pere recut une lettre qu'il décacheta sur le champ.

» Ah ! ma fille , me dit-il en
» l'ouvrant , c'est une lettre de
» M. le Comte de S. Furcy.

Je rougis & je pâlis tour à tour, ne sachant si elle étoit du pere ou du jeune Comte ; mais apprenant bien-tôt que c'étoit le pere qui l'avoit écrite , je tremblai qu'elle ne contint quelque funes-

te nouvelle sur l'état de son fils :
je pensai m'en trouver mal. Mon
pere après en avoir lû quelque
chose, me la remit, en me disant:

» Tiens, ma chere fille, lis
» toi-même cette lettre, elle te
» regarde plus que moi.

La voici cette lettre fatale; on
jugera en la lisant de l'impres-
sion qu'elle dut me faire.

» L'honneur que vous m'avés
» fait, Monsieur, en me choisif-
» sant pour tenir sur les fonts
» votre aimable fille Mádame
» Dorigny, doit m'associer aux
» soins & aux devoirs de la pa-
» ternité; aussi l'ai-je toujours
» aimée comme ma fille. Le
» plus heureux hasard du monde
» me fournit une occasion bien
» favorable d'exercer envers el-
» le l'office de pere. Voici donc,

» Monsieur , ce qui me met à
» portée de vous proposer pour
» notre chere fille un parti très-
» avantageux : elle est trop jeu-
» ne pour qu'il lui convienne de
» rester veuve dans le monde à
» son âge. Vous avés dans la Vil-
» le de *** un jeune Monsieur de
» Richecour homme de bonne
» naissance , dont le pere , l'un
» des plus honnêtes hommes du
» monde , est dans un des meil-
» leurs postes de la Finance. Le
» bon-homme Richecour dont
» je connoissois le mérite sans
» que sa personne me fût connue
» vint me trouver il y a deux
» jours : je ne sçais par où il
» a appris l'intérêt que je prens
» en tout ce qui vous touche ;
» mais enfin il s'est adressé à
» moi , non pour prendre des

» informations sur le mérite de
» Madame Dorigny qu'il m'a dit
» lui être parfaitement connu ,
» ni sur sa fortune , dont il se se-
» roit peu mis en peine , mais
» pour me prier de vous deman-
» der notre chere fille en maria-
» ge pour son fils ; il m'a assuré
» que ce fils vous étoit connu , &
» que vous l'honoriez de votre
» estime: il m'a confié que ce jeu-
» ne homme avoit eu les mêmes
» desseins pour votre fille aînée ,
» mais que n'ayant pû parvenir
» à l'honneur de lui plaire , il dé-
» siroit plus ardemment encore
» que Madame Dorigny consen-
» tît à devenir le lien d'une al-
» liance que son fils & lui-même
» avoient extrêmement à cœur.
» M. de Richecour ne souhaite
» rien de plus pour son fils que de

„ lui procurer une femme raison-
„ nable. Il la trouve bien dans
„ ma chere filleule. Comme son
„ intention est que vous & Ma-
„ dame Dorigny soyés absolu-
„ ment les maîtres des condi-
„ tions , dès que j'aurai votre ré-
„ ponse , qui je crois ne peut
„ être que favorable , je l'enga-
„ gerai à venir avec moi à Beau-
„ mont , où j'ai promis à la Mar-
„ quise de me rendre incessam-
„ ment avec son fils & ma fille ;
„ là nous serons à portée de ter-
„ miner cette affaire en peu de
„ jours : j'en fais d'avance mille
„ tendres complimens à Mada-
„ me Dorigny. Mon fils qui se
„ portoit beaucoup mieux , se
„ trouva hier assés mal ; j'espère
„ que ce ne sera rien. Je souhaite
„ qu'il soit en état de faire avec

„ nous le voyage de Beaumont ;
 „ mais je crains que cette rechute ne puisse le lui permettre.
 „ Je suis avec les sentimens que
 „ vous me connoissés , Mon-
 „ sieur , &c. S. Furcy.

J'avois été accablée en lisant
 cette lettre ; mais je ne pus re-
 tenir un torrent de larmes , en
 finissant cette cruelle lecture.

„ Ah ! mon pere , m'écriai-je
 „ en sanglottant ; quoi , je serois
 „ condamnée à donner la mort à
 „ M. de S. Furcy ? Qu'entens-je ,
 „ ma fille , me répondit mon pere ,
 „ quoi seroit-il encore question
 „ de M. de S. Furcy dans votre
 „ cœur ? Vous me faites trem-
 „ bler.

Mon pere avoit ignoré tout
 ce qui s'étoit passé à Paris avant
 mon départ : comme je ne pen-

sois pas que dans mon état personne s'avisât de vouloir troubler mon repos , je lui avois fait mystere des dispositions & des lettres du malheureux S. Furcy : je les portois toujours sur moi ces cheres lettres. Je les tirai , je les présentai à mon pere , en tombant à ses genoux , & je lui dis :

» Pardonnés-moi , oh ! mon
» très-cher pere , pardonnés à
» votre malheureuse fille. Voyés
» ces lettres : voyés mes larmes :
» voyés mon désespoir : je ne vous
» demande point de grace pour
» moi ; mais ne permettrés pas
» que je sois la cause de la mort
» d'un homme , à qui je dois moi-
» même la vie , du plus honnête-
» homme du monde , d'un hom-
» me que j'aime enfin. Helas ! si vous

„ n'avez pitié de moi , si vous ne
 „ me rassurés , songés qu'en per-
 „ dant S. Furcy , vous me per-
 „ drés moi-même. Je mourrois
 „ plutôt que de vous défobéir
 „ ou de vous déplaire ; mais je
 „ mourrai si je vous obéis.

Pendant que je parlois à mon
 pere , il avoit les yeux sur les let-
 tres de S. Furcy : il ne put y re-
 fuser des larmes de tendresse ;
 je les vis couler. Je me crus dans
 ce moment rendue à la vie ; j'eus
 la force de lui raconter ce qui y
 avoit donné occasion , & com-
 ment elles m'étoient parvenues.
 Ma sincérité augmenta son at-
 tendrissement.

„ Quelle situation , me dit-il ,
 „ ma chere fille , & pour vous &
 „ pour moi ! Que dois-je répon-
 „ dre à M. le Comte de S. Furcy ?
 Puis-je

» Puis-je rejeter sa proposition
 » sans qu'il me soupçonne d'être
 » complice d'un engagement
 » qu'il doit désapprouver sans
 » doute, que je désapprouve moi-
 » même ? car , ma fille , ne vous
 » flattés pas que mon cœur puisse
 » se entrer dans vos projets. Puis-
 » je même prendre sur moi de
 » paroître les ignorer ? Ah ! ma fil-
 » le , que ne peut point sur ton
 » pere l'amour que j'ai pour toi !
 » Mais hélas ! Que faire ? que
 » dire ? quel parti prendre ?

» Ah ! mon pere , m'écriai-je,
 » sauvons S. Furcy. Hélas ! pen-
 » dant que vous délibérés il
 » meurt peut-être. Quoi ! je suis
 » à peine dans le sixième mois
 » de mon veuvage , & l'on ose
 » me proposer de nouveaux en-
 » gagemens ?

II Partie.

G

» Eh bien , ma fille , me dit
» mon pere , servons-nous de ce
» pretexte ; retardons du moins
» nos malheurs , si le Ciel ne
» nous fournit pasquelque moyen
» de les éviter.

Dans ce moment où mon pere se dispoſoit à faire ſur le champ réponſe au vieux Comte de S. Furcy , nous entendîmes entrer des chevaux dans la Cour du Château. Que devins-je , grands Dieux ! quand je reconnus le Valet de chambre du Marquis de Beaumont qui arrivoit en poſte. Non on ne meurt point de faiſſement , puisſque je n'expirai pas quand il s'approcha de moi une lettre à la main.

Qu'allés-vous nous apprendre , lui dit mon pere ? car je n'avois pas la force de parler : comment

avés-vous laissé le jeune Comte de S. Furcy ?

« Cette lettre de mon maître ,
dit le courier , en contient une
» de M. le Comte. Je n'attens
» que la réponse pour retourner
» en diligence la porter à Paris.

Ah donnés , lui dis-je. J'ouvris avec précipitation le paquet ; sans m'arrêter à la lettre du Marquis , je lûs avec empressement ce peu de lignes qu'avoit tracées la main tremblante de S. Furcy.

« On vient de me donner le
» coup de la mort , Madame ;
» il ne me manque plus pour terminer ma vie , que d'apprendre mon sort de vous même :
» c'est hélas ! ce qui peut m'arriver de plus cruel ; mais j'ai
» besoin que l'état où je suis finisse. Si je vous perds , puis-je

„ accumuler trop de malheurs ?
 „ Ceux que j'attens termineront
 „ enfin ceux que j'endure enco-
 „ re. Adieu , Madame.

Je ne me donnai pas le tems de lire la lettre du Marquis : j'écrivis dans le trouble & dans les larmes quelques mots qui paroïssent encore trop longs à mon impatience.

„ Vivés , mon cher S. Furcy,
 „ je n'épouserai jamais Riche-
 „ cour : jamais je n'en formai le
 „ dessein ; je ne serai jamais qu'à
 „ vous , je ne puis vivre que pour
 „ vous , je n'aime , & n'aimerai
 „ jamais que vous.

De Villiers Dorigny.

Partés , dis-je au courier , en lui remettant cet écrit encore mouillé de mes pleurs ; partés à l'instant , portés ceci à l'ami de

votre maître sans aller ailleurs.
Je lirai la lettre de M. le Marquis, & je lui ferai réponse.

Mon pere me vit écrire, donner mes ordres, faire enfin partir le Valet de chambre de M. de Beaumont, sans paroître prendre aucune part à ce qui se passoit en sa présence; il demeura surpris & presque immobile: je n'osois moi-même lever sur lui les yeux.

» Ah! ma fille, ma fille, me
» dit-il enfin, quelle démarche
» inconsidérée! Ciel, détournés
» les malheurs que je crains. Je
» te laisse, je vais répondre au
» pere de M. de S. Furcy. Que
» pourrois je te dire dans l'état
» où je te vois?

Dès que je fus seule, je lus & relus le Billet de mon cher S.

Furcy ; je n'étois occupée que de ma douleur, & de l'impatient désir que ma réponse lui fût remise. Je voulus cependant lire la lettre du Marquis : il me mandoit en peu de mots que le pere de son ami avoit annoncé à son fils que j'allois épouser M. de Richecour ; que c'étoit une affaire arrangée avec moi-même , depuis mon séjour à Beaumont ; que le pauvre S. Furcy s'étoit évanoui à cette nouvelle ; qu'en reprenant ses sens dans ses bras, le Marquis l'avoit forcé de m'écrire , & qu'il avoit sur le champ fait partir son Valet de chambre en poste , avec ordre de ne se point arrêter qu'il ne m'eût remis ce billet avec la lettre qu'il m'écrivoit lui-même. Il me exhortoit à répondre à S. Furcy ; mais

à n'écrire qu'à lui, si je n'avois rien de consolant à mander à son ami. Il finissoit par m'assurer que si le malheur de son ami pouvoit encore être douteux, il alloit mettre tout en œuvre pour le rendre à la vie & pour me le conserver.

Que ne vous devrai-je point, mon cher Marquis, dis-je tout haut, croyant lui parler à lui-même !

Mon pere fit partir le lendemain pour M. le Comte de S. Furcy la réponse dont nous étions convenus: j'écrivis de mon côté au Marquis de Beaumont. L'on peut juger par l'état de mon ame de tout ce que ma lettre contenoit de tendre pour son ami, & de l'expression de ma reconnaissance à son egard.

Cet état ne reçut aucun adoucissement pendant plus de dix jours : je les passai dans la douleur , dans les larmes. Non seulement je ne voulus point retourner à Beaumont , mais cette cruelle situation me servit de prétexte pour ne voir personne. Richecour qui avoit reçu des lettres de son pere , courut me chercher chés la Marquise ; il étoit accompagné du Baron d'Aubecour qu'il avoit intéressé pour lui , à ce que j'ai sçu depuis , sur la promesse de lui faire prêter par son pere les sommes dont il auroit besoin pour l'arrangement de ses affaires. Ils vinrent aussi inutilement chés moi , je ne parus point en leur présence. Mon pere les reçut ; mais sans s'écarter de la politesse ni des

égards, il leur fit entendre que la perte que j'avois faite étoit trop récente ; que j'en étois encore trop pénétrée, pour entendre à la proposition d'un nouvel établissement ; que lui-même n'auroit pas la force de me le proposer avant que mon deuil fût absolument fini : il les congédia ainsi, en paroissant seulement reculer l'effet de leurs espérances , malgré les vives sollicitations du Baron d'Aubecour.

Mes douleurs reçurent enfin un léger adoucissement par la présence du Marquis de Beaumont ; il étoit arrivé en poste chés Madame sa mere. Ne m'y ayant point rencontrée , il ne voulut pas différer d'un moment de se rendre chés moi : sa vûe dans tout autre moment m'eût

causé les plus vives allarmes ;
mais elle ne m'annonça rien de
sinistre.

» Je viens, s'écria-t-il en m'a-
» bordant, je viens, Madame,
» vous rassurer sur les jours de
» mon ami ; je viens vous en
» rendre graces : c'est vous qui
» l'avez rappelé encore une fois
» à la vie ; vous n'épouserés point
» Richecour.

A ces mots, malgré la présence de mon pere, je me jetai dans les bras du Marquis ; je l'embrassai : je lui rendis graces ; toutes les peines de mon cœur s'évanouirent dans ce transport : je voulus être informée de tous les détails de mon bonheur ; car c'en étoit un bien réel pour moi d'apprendre qu'on cesseroit enfin de vouloir contraindre ma li-

Berté. Voici ce que le Marquis s'empresse de nous dire.

» Lorsque je vous écrivis, Ma-
» dame, S. Furcy étoit dans un
» état à me faire tout craindre
» pour sa vie; son désespoir étoit
» capable de tout, son esprit
» égaré se livroit aux résolutions
» les plus funestes: il ne comptoit
» plus sur votre cœur, & j'eus
» lieu d'en redouter les plus
» cruelles extrémités; c'est dans
» cette horrible situation que je
» le forçai de vous écrire. Mais
» quelques mesures que j'eusse
» dessein de prendre, je crai-
» gnois de le perdre un seul ins-
» tant de vûe: je ne l'ai point
» quitté jusqu'au retour de mon
» courier. Le peu que vous lui
» avés écrit étoit fait sans dou-
» te pour remettre le calme dans

„ son ame. Helas ! il ne s'en fal-
„ lut rien que votre billet n'y
„ produisît un transport bien dif-
„ férent. En le lisant il versa des
„ larmes de fureur contre lui-
„ même ; il ne devoit jamais ,
„ disoit-il , se pardonner de vous
„ avoir soupçonnée d'inconstan-
„ ce ; il cessoit de mériter son
„ bonheur ; son crime ne pou-
„ voit s'expier qu'en mourant
„ à vos genoux. Sa sœur vint
„ par bonheur à mon secours :
„ nous eûmes bien de la peine à
„ le faire revenir du nouveau
„ désespoir qui s'étoit emparé
„ de son ame ; ce ne fût enfin
„ qu'en lui persuadant que sa fu-
„ reur vous faisoit une nouvelle
„ injure moins pardonnable que
„ la première , puis que si elle ve-
„ noit à votre connoissance, vous

” en series sans doute la victime.
” A ces mots S. Furcy se calma ,
” sa tendresse surmonta ses crain-
” tes & ses remords. Dès que je
” le vis plus tranquille , je volai
” chés Richecour : je ne fus point
” trompé dans les espérances que
” la réputation dont il jouit m’a-
” voit fait naître. Dès que je lui
” eus exposé l’état auquel les pré-
” tentions de son fils avoient ré-
” duit mon malheureux ami , il
” m’assura que le lendemain ne
” se passeroit pas , qu’il ne trou-
” vât un prétexte pour retirer sa
” parole du Comte mon beau-
” pere , sans compromettre le se-
” cret que je venois de lui con-
” fier ; il me promit encore d’é-
” crire à son fils , pour lui faire
” cesser une poursuite qu’il avoit
” cependant autorisée. Riche-

58 LA LAIDEUR

„ cour me tint parole. Dès le
 „ lendemain il vint trouver M.
 „ le Comte de S. Furcy mon
 „ beau-pere. Je ne fçais quelle
 „ excuse il imagina de lui don-
 „ ner ; mais nous nous apperçû-
 „ mes bien que le Comte étoit
 „ peu content de la visite qu'il
 „ avoit reçue. Vous connoissés
 „ son caractère entier ; il ne nous
 „ parla point de Richecour :
 „ mais deux jours après étant en-
 „ tré chés son fils, où nous étions,
 „ il dit à ma femme & à moi
 „ qu'il vouloit partir incessam-
 „ ment pour se rendre chés ma
 „ mere, & qu'il comptoit que
 „ nous l'y accompagnerions. Puis
 „ se tournant vers son fils, pour
 „ vous, Monsieur, lui dit-il,
 „ vous êtes encore trop foible,
 „ je ne pense pas que vous soyés

„ de long-temps en état d'en-
 „ treprendre ce voyage. Mon
 „ ami se contenta de lui dire
 „ qu'il le pensoit comme lui.
 „ Dès qu'il nous eut laissé seuls ,
 „ nous consultâmes ensemble sur
 „ le parti que mon ami devoit
 „ prendre : comme son pere ne
 „ lui avoit rien défendu , nous
 „ fûmes tous d'avis qu'après no-
 „ tre départ , sur les premières
 „ lettres qu'il recevroit de nous
 „ ou de ma mere , il lui seroit
 „ très-permis de venir nous re-
 „ joindre à Beaumont. C'est dans
 „ cet espoir qu'il nous a vû par-
 „ tir. Ma femme dont l'état de-
 „ mande quelque ménagement ,
 „ vient à petites journées avec son
 „ pere & ses femmes : je compte
 „ qu'ils ne seront à Beaumont
 „ que dans deux jours au plûtôt.

„ Pour moi j'ai fait toute la di-
 „ ligence possible pour avoir le
 „ temps de vous voir & de vous
 „ prévenir. Croyés-moi au res-
 „ te ; attendés pour vous rendre
 „ à Beaumont que le Comte &
 „ ma femme y soient arrivés :
 „ attendés même que ma mere
 „ vous y invite. Je ne puis vous
 „ dire quels sont mes projets :
 „ si j'ai le malheur de ne pas réus-
 „ sir , ce que je vous en aurois
 „ confié ne feroit qu'augmenter
 „ vos peines ; il est à propos mê-
 „ me que vous ignoriés nos des-
 „ seins.

Mon pere & moi nous rendî-
 mes mille graces au Marquis, de
 ses services , de sa complaisance
 & même de sa discrétion ; il ne
 voulut point s'arrêter davantage.
 Il partit sur le champ quoiqu'il

fût fort tard pour retourner à Beaumont.

Je passai six jours dans l'attente des nouvelles que j'espérois recevoir ou du Marquis ou de Madame sa mere. Mon pere reçut enfin une lettre de cette Dame, qui l'invitoit à venir seul dîner chés elle le lendemain. Elle lui apprenoit que M. le Comte de S. Furcy & sa fille y étoient arrivés depuis quatre jours : elle lui mandoit qu'il n'étoit point à propos que je l'accompagnasse ; mais que je serois la maîtresse d'y venir avec lui lorsqu'il auroit pû m'instruire des nouvelles qu'elle avoit à lui apprendre. Ce Billet que mon pere me communiqua me fit passer tout le jour qu'il fut à Beaumont entre la crainte & l'espérance. Mes

inquiétudes , il est vrai , prirent plus d'empire sur moi , qu'un espoir qui me paroissoit n'avoir aucun fondement. Le cahos de mes idées ne s'éclaircit que trop au retour de mon pere ; je démêlai sur son front à son arrivée qu'il n'avoit que de tristes nouvelles à m'apprendre : mais dans le nombre des malheurs que sa tristesse sembloit m'annoncer , je n'imaginai jamais celui dont j'allois être instruite. Mon pere n'osa me le déclarer d'abord ; il voulut me rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé à Beaumont depuis l'arrivée de M. de S. Furey , pour me préparer au coup qu'il alloit porter à ma tendresse. L'effroi que je marquai à son abord lui fit penser que je craignois quel-

que chose de funeste sur l'état du jeune S. Furcy : il commença par me rassurer sur cet article ; après quoi il continua à me parler de la sorte.

» En arrivant chés Madame
» la Marquise de Beaumont, cet-
» te Dame a souhaité de m'en-
» tretenir en particulier : elle m'a
» dit que depuis l'arrivée du
» Comte de S. Furcy, le Marquis
» de Beaumont, sa femme & elle-
» même avoient employé tous
» leurs soins & toute leur élo-
» quence pour amener le Com-
» te à consentir enfin au maria-
» ge de son fils avec vous, ma
» fille ; qu'ils avoient remué tous
» les ressorts que l'amitié, que
» la tendresse paternelle, que
» l'humanité même ont pû leur
» fournir ; qu'ils avoient fait

„ valoir votre condition , votre
„ fortune présente , pour le dé-
„ terminer , sans pouvoir obte-
„ nir de lui une réponse favora-
„ ble ; enfin que le Marquis s'é-
„ tant avisé , m'a dit sa mere ,
„ de reprocher au Comte qu'il
„ falloit , ou que la vie de son
„ fils lui fût indifférente , ou
„ qu'il eût pris pour vous une
„ haine invincible , le Comte
„ lui avoit répondu que son ame
„ n'étoit capable ny d'une pareil-
„ le dureté ni d'une telle injus-
„ tice ; que la désobéissance de
„ son fils dans les circonstances
„ où il se trouvoit par rapport
„ à ses engagemens , l'armoit à la
„ vérité d'une juste colere , sans
„ cependant éteindre l'amour
„ tendre qu'il avoit pour lui , &
„ l'estime qu'il faisoit de ses ver-

„ tus ; qu'à l'égard de vous , ma
 „ chere fille , il en avoit parlé
 „ avec tant d'éloges & tant d'a-
 „ mitié , qu'elle se crut autori-
 „ sée à lui faire de nouvelles ins-
 „ tances ; qu'enfin comme s'il se
 „ fût laissé vaincre , il avoit de-
 „ mandé à me voir ici seul , a-
 „ vant de répondre positivement
 „ à leur empressement. C'est sur
 „ cela , me dit la Marquise , que
 „ je vous ai écrit , & vous ai in-
 „ vité à venir dîner avec nous
 „ sans notre chere Madame Do-
 „ rigny : je ne sçai quel est le pro-
 „ jet du Comte , mais depuis
 „ hier il m'a paru plus gai & plus
 „ tranquille. Voyons-le , Mon-
 „ sieur ; sçachons enfin ce que
 „ nos instances ont pû obtenir
 „ de lui. Nous passâmes dans la
 „ galerie où l'on a coutume de

» s'assembler avant le diner ;
» nous y trouvâmes le Comte
» avec sa fille & son gendre....
» Ah! Monsieur, s'écria-t-il, en
» me voyant, soyés le bien venu;
» nous avions besoin d'un hom-
» me aussi vertueux, aussi juste
» que vous, pour nous mettre
» tous d'accord. Madame & mes
» enfans voudront bien me per-
» mettre de me justifier devant
» vous des crimes dont je suis
» accusé. Je voulus le remer-
» cier de ses politesses, & me
» défendre de la confiance dont
» il m'honoroit; mais il me cou-
» pa la parole, en me disant:
» écoutez moi de grace, Mon-
» sieur, on m'accuse de dureté
» envers mon fils; vous connois-
» sés assés mon ame, pour me
» rendre justice sur cet article:

„ ce que j'ai fait , ce que je veux
 „ pour lui le prouveroit assés ,
 „ si sa désobéissance n'y mettoit
 „ obstacle : je n'ai point encore
 „ oui dire que l'amour paternel
 „ ne pût subsister avec l'autorité
 „ que nous devons avoir sur nos
 „ enfans. Vous avés été plus heu-
 „ reux que moi , Monsieur ; &
 „ Mademoiselle votre fille , en
 „ épousant M. Dorigny , avoit
 „ ce me semble donné à mon fils
 „ un exemple assés courageux
 „ pour l'engager à le suivre. Mais
 „ laissons-là ma tendresse pour
 „ mon fils & sa désobéissance ;
 „ j'ai à me justifier d'un repro-
 „ che qui m'est pour le moins
 „ aussi sensible : on m'accuse en-
 „ core , Monsieur , d'avoir pris
 „ pour Madame Dorigny une
 „ haine inflexible ; le croyés-vous ,

„ Monsieur ? Elle est votre fille
 „ & ma filleule , elle a mille
 „ vertus : elle s'est toujours ren-
 „ due digne , non-seulement de
 „ toute mon estime , mais de
 „ mon amitié la plus tendre ,
 „ mais de mon respect ; & je la
 „ hairois ! Non , Monsieur , je
 „ ne la hais point : il feroit mal
 „ à mon âge de dire que je l'ai-
 „ me ; mais si ce sentiment peut
 „ se justifier en lui offrant mon
 „ nom , mon rang & ma main , je
 „ les lui offre , je vous la deman-
 „ de pour moi-même.

„ O Ciel ! mon pere , m'é-
 „ criai-je , que me dites-vous ?

„ Ce que je tremblois à t'ap-
 „ prendre , continua-t-il ; ce qui
 „ nous a rendus tous interdits.
 „ Mais écoutez : le jeune Marquis
 „ de Beaumont n'a pû entendre
 une

„ une pareille déclaration sans
 „ en frémir , il est sorti sans dire
 „ un mot. La Marquise sa mère
 „ dans sa surprise s'est écriée ,
 „ vous Monsieur ! & le Comte
 „ a repris avec feu , oui moi ,
 „ Madame : c'est à Monsieur de
 „ Villiers que je m'adresse ; c'est
 „ sa réponse que j'attends. Je te
 „ l'avoue , ma fille , j'étois si sur-
 „ pris , si déconcerté , que j'ai ré-
 „ pondu d'abord sans trop de ré-
 „ flexion , que la recherche d'un
 „ homme de son rang ne pou-
 „ voit que nous faire infiniment
 „ d'honneur à l'un & à l'autre ;
 „ mais revenu un peu à moi-mê-
 „ me , je lui'ai dit que je n'avois
 „ jamais crû être en droit de con-
 „ traindre la volonté de mes en-
 „ fans ; que je venois d'en aire
 „ preuve dans le mariage d. ma

„ fille aînée qui avoit été fait
„ contre mon gré ; que vous
„ aviez de plus acquis par votre
„ veuvage une espèce de droit
„ de disposer de vous-même, qui
„ devoit gêner encore plus une
„ autorité dont je n'avois ja-
„ mais voulu faire un trop dur
„ usage : enfin , je lui ai cepen-
„ dant promis de te faire part
„ d'une proposition, qui toute
„ honorable qu'elle peut être en
„ effet, ne m'en paroît pas moins
„ accablante & moins triste pour
„ toi. Le Comte peu satisfait de
„ ma réponse , se proposoit de
„ venir demain lui-même t'of-
„ frir sa main. La Marquise , sa
„ propre fille & moi nous l'en
„ avons détourné. Je me suis
„ chargé de lui porter la répon-
„ se que tu dois me dicter toi-

„ même. Juge, ma chere fille, de
 „ l'étrange situation où je me
 „ suis trouvé.

„ Ah ! mon pere , lui dis-je ,
 „ la mienne est-elle moins triste ?
 „ Hélas ! n'est-elle pas mille fois
 „ plus cruelle ?

„ Attends , ma fille , continua
 „ mon pere. Après le diner, que
 „ le vieux Comte a fait de vains
 „ efforts pour égayer , le Mar-
 „ quis m'a pris en particulier au
 „ moment que je me disposois à
 „ partir : il m'a dit , au nom des
 „ Dieux , Monsieur , n'affligés
 „ point Madame Dorigny ; je
 „ viens de faire partir un hom-
 „ me sûr en poste pour avertir
 „ mon ami qu'il n'a pas un mo-
 „ ment à perdre pour se rendre
 „ ici en quelque état qu'il puisse
 „ être : je me suis bien gardé de

„ l'informer du projet extrava-
„ gant de son pere ; c'eût été lui
„ donner la mort : au contraire
„ j'ai flatté ses espérances com-
„ me le plus pressant motif de lui
„ faire faire diligence. Prenés
„ quelque prétexte pour différer
„ de répondre à mon beau-pere :
„ mais s'il en est besoin, flattés
„ plutôt ses espérances, que de
„ l'aigrir par des refus. Le Com-
„ te est assurément le plus hon-
„ nête-homme du monde , mais
„ le plus entêté des humains ,
„ lorsqu'on a la hardiesse & mê-
„ me le courage de le contrarier :
„ il faut nécessairement lui faire
„ vouloir à lui-même le bien qu'
„ on peut attendre de lui. Par
„ bonheur pour sa famille , il est
„ né raisonnable , vertueux &
„ tendre ; je compte encore sur

„ ses vertus : on peut les lui rap-
„ peller , mais c'est en lui en
„ montrant de si héroïques qu'el-
„ les puissent le faire rougir de
„ ses foibleſſes ; c'est tout ce que
„ je puis vous dire maintenant,
„ réunissons nos communs ef-
„ forts. Je vous donne en trem-
„ blant les conſeils que je crois
„ devoir ſuivre moi-même ; mais
„ c'est un parti que je regarde
„ comme néceſſaire : mon ami
„ n'arrivera point ici directe-
„ ment , il ne ſ'y montrera qu'à
„ propos ; allés , Monsieur , raf-
„ ſurés Madame Dorigny, qu'el-
„ le ſoit bien certaine au moins ,
„ que les eſpérances qu'elle pour-
„ ra donner ne l'engagent à rien.
„ Je fais mon affaire de la rele-
„ ver de toutes ſes promeſſes , ſi
„ elle ſe trouve obligée d'en fai-

„re.... Eh bien , ma fille , con-
„tinua mon pere , à quoi devons-
„nous nous résoudre ? aide-moi
„toi-même ; éclaire mon esprit
„& mon cœur , j'en ai besoin.

„ Mon pere, lui dis-je, je pen-
„se que les conseils du Marquis
„de Beaumont sont notre uni-
„que ressource ; mais que de-
„viendrai-je s'ils ne produisent
„pas l'effet qu'il en attend ?

„ Vous dirai-je une idée qui
„m'afflige plus amèrement en-
„core ? c'est celle de la fausseté
„du procédé qu'on me prescrit ;
„non, je n'aurai jamais la force
„de m'y prêter , ni celle de sou-
„tenir la vûe d'un homme que
„j'aurois trompé.

„ Ah ! ma chere fille , quel
„est donc ton espoir ? & qu'elle
„doit être ma conduite ?

„ Agissons franchement , mon
 „ pere , lui dis-je avec courage :
 „ on exige de moi un sacrifice
 „ terrible : mais dussai-je en
 „ mourir , je ne promettaï rien
 „ que je ne fois déterminée à
 „ tenir ; si le destin permet que
 „ mes promesses s'accomplissent ,
 „ je ne sçais qui du malheureux
 „ S. Furcy ou de moi succombe-
 „ ra le premier à sa douleur ;
 „ mais je sçais que nous forme-
 „ rons les mêmes vœux , & que
 „ le Ciel ne tardera pas à les
 „ exaucer.

Mon pere fut étonné de ma
 résolution ; il en fremit , ainsi que
 du noir pressentiment que je lui
 faisois entrevoir : il fut deux
 jours sans pouvoir se déterminer
 à porter au Comte de S. Furcy
 une réponse dont il ne pouvoit

envisager que des suites funestes : pendant tout ce tems & jusqu'au moment de son départ , il ne cessa de consulter mon cœur sur la démarche qu'il alloit faire.

„ Mon pere , lui dis-je encore
„ au moment qu'il partoît , tout
„ ce que je dois prévoir , est pré-
„ vû : je puis être la victime des
„ conseils de M. le Marquis de
„ Beaumont ; c'est l'ami de S.
„ Furcy , je compte que c'est à
„ S. Furcy lui même que j'obéis :
„ j'ai pris mon parti ; je me li-
„ vre en aveugle , mais avec
„ fermeté , à la destinée qui
„ m'attend.

Mon pere me quitta les yeux baignés de larmes. Je fus jusqu'au lendemain sans savoir l'issue de son voyage , ni l'effet des paroles qu'il étoit allé porter au Com-

te de S. Furcy. Sans fatiguer les lecteurs de l'état de mon ame pendant qu'il fut absent, je passe à son retour, & voici ce qu'il m'apprit. Il avoit dit au Comte de S. Furcy, qu'il m'avoit trouvée incommodée; qu'il n'avoit pû m'obliger à lui faire plutôt une réponse qui méritoit toute ma réflexion: enfin il l'avoit assuré que je me tenois honorée de l'offre de sa main; que bientôt je serois en état de venir le remercier moi-même de l'honneur qu'il vouloit me faire. Mon pere me dit que le Comte avoit été frappé de son discours: qu'il avoit été assés embarrassé à y répondre, mais qu'après s'être remis, il lui avoit dit avec un air de contentement:

H v.

„ Ce n'est point , Monsieur ,
„ à Madame Dorigny à me re-
„ mercier , c'est à moi à lui ren-
„ dre graces. Je devrois partir
„ sur le ehamp pour m'acquitter
„ de ce devoir : mais vous nous
„ apprenés qu'elle est incommo-
„ dée , peut être ma politesse lui
„ seroit importune ; j'attendrai
„ que je la sache en bonne san-
„ té pour aller me présenter à
„ elle. Il fit ensuite part à tout
„ le monde, continua mon pere,
„ des heureuses nouvelles que je
„ venois de lui donner : les deux
„ Marquises , malgré leur sur-
„ prise , lui en firent leurs com-
„ plimens. Le Marquis de Beau-
„ mont qui en devoit être moins
„ étonné , y joignit les siens avec
„ un air de liberté qui étonna
„ toute sa famille.... C'est à peu

„ près tout ce que mon pere eut
„ à m'apprendre.

Nous restâmes encore cinq jours mon pere & moi dans la cruelle incertitude de ce qui pourroit arriver : tous les jours le vieux Comte envoyoit sçavoir de mes nouvelles ; j'étois assés agitée pour faire croire à son courier qu'en effet ma santé n'étoit pas bien parfaite. Le fixième jour au soir je reçus en fin un billet du Marquis de Beaumont, qui m'apprenoit l'arrivée de son ami : il m'assuroit qu'il l'avoit vû ; qu'il l'avoit trouvé en bonne santé ; que je pouvois venir le lendemain à Beaumont, à l'issue du diner avec mon pere : il me recommandoit sur tout de ne point changer de langage avec son beau-pere ; la résolu-

H vj

tion en étoit prise , & mon discours étoit déjà préparé. Nous réglâmes notre départ de façon que nous nous rendîmes à Beaumont à l'heure que le Marquis nous avoit indiqué : dès que le Comte m'apperçut, il vint à moi. Il me fit ses excuses sur les égards pour ma santé qui l'avoient empêché de prévenir mon voyage & de venir me chercher lui même : il me trouva changée ; je devois bien l'être. Enfin après que j'eus salué les Dames & reçu leurs caresses , M. de S. Furcy me remercia de la bonté avec laquelle il avoit appris de mon pere que j'avois reçu l'offre de sa main. Il me dit qu'il rendoit justice à son âge ; qu'il avoit tout lieu de craindre , que l'aveu que je n'avois peut-être donné qu'à la sol-

licitation de mon pere , ne fût un aveu forcé que mon cœur démentoit en secret ; qu'il seroit au désespoir que ce qu'il n'avoit imaginé que pour me placer dans un rang, auquel j'étois faite pour faire honneur , pût être un supplice pour moi : il me dit enfin que c'étoit de ma bouche même qu'il vouloit entendre prononcer son bonheur ou son arrêt ; il m'exhorta à lui parler avec la franchise qu'il me connoissoit, sans respecter ou craindre la présence ou l'autorité de ceux qui l'écoutoient.

„ Je suis bien déterminée ,
„ lui dis-je , Monsieur , à répon-
„ dre à l'honneur que vous me
„ faites avec cette franchise dont
„ vous voulés bien faire ici l'é-
„ loge ; aucune contrainte n'a

» eu part à la résolution que j'ai
» prise d'accepter les propo-
» sitions que vous avés souhaité
» qu'on me fit de votre part. Je
» souscris , Monsieur , avec une
» entière liberté aux engage-
» mens que mon pere n'a pris
» avec vous qu'à ma priere : ce
» n'est ni l'ambition ni la recon-
» noissance qui m'ont engagée
» au parti que je prens ; c'est un
» motif plus noble qui doit vous
» tenir lieu de tout ce que vous
» croiriés peut-être avec peu de
» justice manquer à mes sen-
» timens pour vous. C'est la ten-
» dresse que vous devés à votre
» fils ; c'est celle que j'eus pour
» lui qui me donne à vous : s'il
» doit souffrir de ma perte , il
» doit plus souffrir encore de la
» perte de votre amour. Tant

„ qu'il espérera d'être un jour à
„ moi, il ne jouira point des mar-
„ ques de cet amour qui lui est
„ si cher. Son respect & le mien
„ auroient pû vous donner au-
„ tant de sécurité, que les liens
„ qui vont nous unir; mais puis-
„ qu'il manque à votre tranquil-
„ lité que toute espérance lui
„ soit ôtée, je me résous sans
„ contrainte à l'en priver pour
„ jamais : voilà ma main, Mon-
„ sieur; je vous apporte avec elle
„ tous les sentimens d'estime, de
„ respect, de vénération même
„ qui sont dûs à votre rang &
„ à vos vertus, & je vous con-
„ sacre dès ce moment pour le
„ reste de ma vie tous les soins
„ & toute la tendresse que je vais
„ devoir à mon époux.

„ Ah ! Madame, s'écria le

„ Comte de S. Furcy , quel cou-
„ rage ? Je ne suis digne ni d'un
„ pareil effort , ni d'un bonheur
„ égal à celui que vous m'offrés ;
„ avés-vous pû croire qu'à mon
„ âge je voulusse exiger un pa-
„ reil sacrifice ? non , j'ai voulu
„ vous connoître. Ah ! vous êtes
„ ma fille , & vous êtes digne
„ de l'être. Helas ! dit-il en ver-
„ sant des larmes ; mon mal-
„ heureux fils ignore son bon-
„ heur , que ne m'est-il permis
„ de l'embrasser , de réparer en
„ un instant tous les malheurs
„ qu'il a soufferts.

„ Vous le pouvés , mon père ,
„ dit la jeune Marquise de Beau-
„ mont en se jettant aux genoux
„ du Comte : hélas ! mon triste
„ frere est ici ; il a appris en ar-
„ rivant le dessein que vous aviez

» formé ; il a craint de paroître
 » à vos yeux ; il n'attend que
 » la nuit pour aller cacher, m'a-
 » t-il dit, sa douleur dans une re-
 » traite , où il puisse terminer
 » ses jours sans troubler votre
 » bonheur.

» Quoi , dit le Comte , mon
 » fils est ici , il sçait mes desseins :
 » il craint de troubler mon bon-
 » heur. Ah ! ma fille , qu'il pa-
 » roisse , je veux faire le sien.

A ces mots , tandis que nous
 versions tous de douces larmes ,
 Monsieur de Beaumont partit
 comme un éclair : le vieux Com-
 te se leva pour venir à moi , je
 me jetai dans ses bras ; il m'em-
 brasloit encore avec toute la ten-
 dresse d'un pere , lorsque son fils
 tremblant & peu certain encore
 de notre commun bonheur , vint
 se jeter à ses pieds.

„ Ah ! mon pere , lui dit-il ,
„ en versant des pleurs qu'il don-
„ noit à deux sentimens bien ten-
„ dres : est-il vrai ? est-il possible
„ que vous renonciés à ce qui
„ peut faire la douceur de vos
„ jours pour m'assurer la vie ,
„ pour me la rendre plus heu-
„ reuse ? non , mon pere , elle ne
„ vaut pas un si grand sacrifice.
„ J'aurois disputé la main de Ma-
„ dame Dorigny à toute la terre ;
„ mais jamais je ne consentirai
„ de vous ravir le bonheur de
„ la posséder : sa vertu vous ré-
„ pond de son cœur. Hélas ! j'ai
„ trop senti ce qu'il en coûte
„ à le perdre , pour vouloir
„ vous exposer vous-même aux
„ tourmens que j'ai soufferts. Vi-
„ vés , mon pere , vivés heureux
„ avec Madame Dorigny : je

„ verrai votre bonheur fans qu'il
 „ me caufe de peine ou d'ennui;
 „ il effacera de mon ame jufqu'à
 „ l'idée de mes malheurs paffés.
 „ En un mot je vais être heureux
 „ fi vous l'êtes : je n'exige de vos
 „ bontés qu'une grace. Le mon-
 „ de Arrêtés & levés-vous ,
 „ mon fils , interrompit le Com-
 „ te; quelle que foit cette grace ,
 „ je vous la refuse. Avés-vous pû
 „ rendre affés de juftice à votre
 „ pere, pour le foupçonner d'une
 „ paffion que Madame Dorigny
 „ peut faire naître , mais dont il
 „ eût été ridicule à mon âge d'ef-
 „ pérer le moindre retour? Non,
 „ mon fils; je n'ai voulu paroître
 „ votre rival , que pour être
 „ plus certain de tout votre bon-
 „ heur: cette rufe innocente vient
 „ encore de m'affurer de tou-

» te votre vertu : pardonnés-le
 » moi , mon fils , elle vous rend
 » toute ma tendresse , & cette
 » tendresse me devient plus che-
 » re , puisqu'elle va rendre heu-
 » reux ce que j'ai de plus pré-
 » cieux au monde , ma fille &
 » mon fils.

En prononçant ces derniers mots , il nous prit l'un & l'autre dans ses bras.

» Venés , continua-t'il , mes
 » chers enfans , que ces tendres
 » embrassemens ne fassent plus
 » qu'une ame de nos ames, qu'un
 » sentiment de nos sentimens ,
 » qu'un seul bonheur de notre
 » commun bonheur.

La Marquise Douairiere , le Marquis , son aimable femme , mon pere , répandoient des larmes de joie ; ils firent succéder

leurs embrassemens les plus tendres à ceux du Comte ; la sensibilité fut égale dans tous nos cœurs , & il n'y eut personne de nous qui ne se crût heureux.

On n'employa plus le reste du jour qu'à nous féliciter M. de S. Furcy & moi sur l'heureux succès qui couronnoit notre tendresse ; le cher Comte notre pere, car je pouvois déjà le nommer ainsi, ne perdit pas un moment pour travailler à avancer celui que nous désirions tous.

Cependant je ne sçais comment le bruit s'étoit répandu que je devois épouser le vieux Comte de S. Furcy. Madame de Villiers en fut instruite ; elle se félicita peut-être de la pensée que je serois encore moins heureuse en épousant un homme de son âge,

que sa chere fille aînée ne l'étoit avec M. d'Aubecour : j'eus lieu de le penser ainsi dans la visite qu'elle fit le lendemain à Madame la Marquise de Beaumont avec ma sœur ; la joie étoit peinte sur leur visage : j'en tirois un bon augure , lorsque sur le champ Madame de Villiers s'adressant au pere de S. Furcy , lui dit d'un ton presque railleur :

„ Ce n'est , Monsieur , que par
„ le bruit public que j'ai appris
„ les bons desseins que vous avés
„ pour Madame Dorigny ; je
„ l'en félicite , & j'ai crû vous en
„ devoir faire moi-même mes
„ complimens.

„ J'en mérite , Madame , lui
„ répondit le Comte qui comprit
„ son erreur : je reçois ceux que
„ vous avés la bonté de me faire

» avec toute la réconnoissance
 » qui leur est due ; mais ce n'est
 » pas assés, Madame, j'ai besoin
 » de votre consentement pour
 » l'hymen que je projette: mon
 » dessein étoit d'aller demain
 » vous le demander, voudrés-
 » vous bien m'en assurer ici en
 » attendant que je me rende à
 » mon devoir.

Ma mère répondit avec plus
 de joie que de politesse, qu'elle
 dispensoit volontiers une person-
 ne de son âge de se donner cette
 peine: qu'elle étoit charmée d'être
 venue pour le prévenir &
 l'assurer elle-même de son con-
 sentement.

» Puisqu'il est ainsi, mon fils,
 » continua le Comte, en le pré-
 » sentant à ma mère, remerciés
 » Madame de l'honneur qu'elle

» vous fait. Vous , Madame ,
 » permettes que je vous présen-
 » te un Gendre , qui se rendra
 » digne de vos bontés par son
 » respect & par son attache-
 » ment.

L'embarras de ma mere & celui de ma sœur, leur difficulté de s'exprimer , la sécheresse de leurs complimens , décelèrent à tout le monde l'intention dans laquelle elles étoient venues. Quelques-uns de la Compagnie ne purent même se tenir de rire : elle le remarquerent ; leur embarras en augmenta : elles jugerent à propos d'abrèger le tems de leur visite , elles partirent. Tout s'arrangea en peu de temps. Dans le premier instant de liberté que mon cher Comte eut de m'entretenir seule , il s'accusa

cusa de m'avoir fait une tromperie. Il avoit obtenu du Peintre qu'il avoit lui-même indiqué à M. Dorigny une copie de mon portrait ; ç'avoit été , me dit-il , toute sa consolation dans ses plus grandes douleurs. Je lui pardonnai , & enfin les six premiers mois de mon deuil étant expirés , je devins la femme du jeune Comte de S. Furey , c'est dire que je devins la femme du monde la plus heureuse. Les premiers momens de mon bonheur furent à la vérité troublés par les malheurs qui arriverent successivement à ma sœur , & dont j'ai déjà rendu compte ; ce ne fut qu'après qu'elle eut enfin pris le parti de la retraite, que la tranquillité dont j'ai joui depuis fut tout-à-fait confirmée. Si nous

avons ressenti pendant ce long espace de tems mon mari & moi la vive douleur de la perte de nos peres tous deux si dignes de nos regrets , la mienne a du moins été compensée par le bonheur de donner au plus digne , au plus vertueux , & au meilleur de tous les maris , des enfans dignes de lui & de toute la tendresse que je leur porte. Nouveaux liens d'une union qui ne fut jamais altérée , ils en ont été la récompense , ils en font aujourd'hui les délices.

Fin de la II^e & dernière Partie.



